Ce journal est publié tous les jeudis par la "Compagnie de Publication du Courrier de l'Ouest, Ltée."

Abonnement annuel:

Canada $1.00
Etats-Unis 1.50
Europe . . . . 10 frs.

LE COURRIER DE L'OUEST

NUMERO 16. — EDMONTON, JEUDI, 23 JANVIER 1913. — FONDE EN 1905.

POUR LES FERMIERS UNIS

TRENTE-CINQ MILLIONS!

I

Un gros magot

$35,000,000!

Un milion étant mille fois mille, cela veut dire qu'il faut d'abord avoir encaissé mille fois mille dollars, avant de prétendre au titre de millionnaire, titre réputé toujours enviable, mais que j'ai peine à concevoir toujours honorable.

Si un million est égal à mille fois mille, il va sans dire que 35 millions de piastres font bel et bien 35 mille fois mille piastres.

Pauvre fermier que je suis, j'avoue ingénuement qu'une pareille somme me paraît prodigieuse, colossalement prodigieuse, un rêve fantastique.

Je n'ai jamais osé et n'oserai jamais espérer à la possession d'une fortune aussi formidable. Quel usage légitime pourrais-je en faire, à moins d'en RESTITUER la plus grosse part à mes concitoyens? Ainsi, donc, je n'en désire pas même la dixième partie.

Oui-dà! la dixième partie... hum! cela me ferait $3,500,000.00 tout de même. Plus que trois fois millionnaire! Chimère!

Non, non, c'est trop. N'y pensons pas; ça donne le vertige.

* * *

La centième partie seulement du magot colossal en question me rendrait l'opulent possesseur d'une encore assez jolie fortune de $350,000.00. Eh! bien, c'est encore trop pour l'ambition respectable d'un "habitant" ordinaire, selon mon opinion. Les opinions sont libres.

Je me contenterais bien de la millième partie, $35,00.00. Et, avec cela, je me croirai très riche, très fortuné, ne demandant jamais rien de plus.

Mais, les aurai-je un jour, à moi, ces $35,000.00, cette millième partie de trente-cinq millions? Non, je ne l'espère pas. N'étant que fermier, je ne bénéficie en conséquence d'aucun monopole. Tributaire des autres, il m'est interdit de prélever un tribut quelconque sur mes semblables. En ma qualité de fermier, je suis l'une des victimes de la chance inégale, d'une protection marâtre qui ne me protège pas.

Je possède, il est vrai, comme tant d'autres, une demi-section de terre passablement bien productive. Mais, comme les autres, on me l'a grevée d'une hypothèque — mortgage, — dont l'intérêt, à dix par cent, absorbe le plus clair du revenu. Les fermiers de l'Ouest savent ce que cela signifie.

Les uns et les autres, tous tant que nous sommes, pauvres fermiers, on est broyé sous la dent usuraire des prêteurs d'argent, écorchés sous la griffe impitoyable des fournisseurs combinés d'instruments aratoires, plumés par le monopole des entrepôts à grains — elevators —, tondus par les "trusts" de la viande, exploités par la coalition des conserves alimentaires, rasé et vidé par les compagnies de transport.

Le fermier ne peut faire un pas, dans l'Ouest, sans rencontrer un requin vorace qui le guette, une grosse sangsue qui se colle, ou autres carnivors non moins dangereux et très dispendieux, que le gouvernement d'Ottawa élève et nourrit, en leur servant de "l'habitant" frais à manger.

* * *

Si, après avoir échappé à ces périls multiples, tout en dégrevant ma terre, je parviens ensuite, et en outre, à me faire, de peine et de misère, et de rik et de rak, un petit pécule de $3,500.00, oh! alors, je mourrai content. Ma dernière heure rendra ce témoignage à ma conscience, que la sueur de mon front, durant ma vie, aura gagné mon pain et celui des privilégiés de ce monde qui se bourrent du pain d'autrui.

LA TURQUIE VEUT LA PAIX

Les Turcs seraient décidés à abandonner Andrinople.

Londres, 22 — On n'entretient plus aucun doute, dans les cercles diplomatiques, sur la solution prochaine du conflit des Balkans.

La prochaine réunion des ambassadeurs des puissances médiatrices aura lieu demain après le retour des ambassadeurs de France et de Russie, qui sont actuellement les hôtes du roi d'Angleterre au château de Windsor.

Le correspondant du "Daily Telegraph" à Constantinople, affirme qu'un diplomate turc lui a déclaré que la paix serait signée dans dix jours. Ce correspondant ajoute que la Porte a demandé à l'ambassadeur d'Angleterre que les puissances obtiennent qu'en cas de cession d'Andrinople, les lieux saints de cette ville demeurent sous l'autorité d'un prince ottoman. On ne croit pas que les alliés s'objecteront à cette demande.

Constantinople, 22 — On constate un revirement complet de l'opinion publique en faveur de la paix; tous les journaux déclarent que la Porte doit céder aux puissances et faire la paix avec les Balkans.

Or, voilà maintenant que je j'aperçois d'une chose, celle-ci: $3,500.00, modeste somme qui ferait mon bonheur, si je la possédais claire à moi, pauvre fermier, ce n'est pourtant que la dixième partie de la millième partie d'un magot de trente-cinq millions, dont on parle beaucoup, depuis quelque temps.

II

Jean Baptiste Fermier

Trente-cinq millions!

Combien de mois et de jours d'épargnes faudra-t-il à Jean Baptiste Fermier pour s'en mettre aussi gros dans le gousset, supposé que sa terre, bon an mal an, lui rapporte un profit net de dix piastres pour chacun des 365 jours de l'année, sans jamais y manquer.

Une économie de dix piastres par jour, y compris les intérêts d'un placement éventuel, comme de raison; $10.00 par jour en sus du pain quotidien et des frais d'exploitation! Y en a-t-il beaucoup, parmi vous tous, les fermiers du Canada, qui peuvent se vanter d'une pareille prospérité, j'entends une prospérité débitrice de votre industrie agricole exclusivement?

Y en a-t-il même un seul, à prendre n'importe où, depuis l'Atlantique jusqu'au Pacifique? Ne levez pas la main tous ensemble, s'il vous plaît, "messieux" les habitants.

Néanmoins, supposons quand même le cas extra-exceptionnel de notre Jean Baptiste Fermier.

A dix piastres d'économie par jour, il aura donc encaissé $3,650.00 à la fin de la première année, $36,500.00 au bout de dix ans, $109,500.00 après trente ans. Joli résultat! je vous le dis.

Mais on est encore loin de nos trente-cinq millions. La vie d'un homme ne serait pas assez longue.

Je me permettrai donc de prolonger indéfiniment celle de notre ami J. B. F., si non en réalité, du moins par l'imagination. Je lui passe cent ans pour débuter, à titre d'essai.

* * *

Cent ans, 36,500 jours, dix piastres par jour: $365,000.00; pas même la demie d'un seul premier million. Et nous en voulons trente-cinq, ni plus, ni moins.

Mettons mille ans, alors.

En multipliant par ce gros nombre, on produira une bourse de $3,650,000.00, pour être présentée à notre Mathusalem II, en mémoire du millième anniversaire de son premier défrichement.

Suite à la page 7.

LA CONVENTION DES FERMIERS

Calgary, 22 — La convention des Fermiers Unis d'Alberta s'est ouverte ce matin; plus de 15,000 fermiers de la province sont représentés. La grande question soumise à la convention annuelle est celle des élévateurs qui doit prochainement recevoir l'attention du gouvernement Sifton.

On croit généralement dans les cercles bien informés que le gouvernement d'Alberta projette la garantie des actions d'une compagnie s'engageant à construire et à exploitr, sous le controle du gouvernement, 80 élévateurs. Durant l'absence du premier-ministre, cette information a été communiquée à la presse provinciale.

L'hon. M. Mitchell, premier-ministre par interim a déclaré que cette information n'avait rien d'officiel. Cependant il est certain que l'intention du gouvernement est de soumettre une proposition de ce genre au parlement.

La nouvelle a été communiquée de façon officieuse aux congressistes, et ceux-ci, qui savent que les fermiers de la province d'Alberta perdent des millions chaque année par suite de l'impossibilité d'expédier leur grain, s'en sont déclarés entièrement satisfaits.

Les deux membres du cabinet Sifton qui ont pris la parole aujourd'hui à la convention ont pratiquement accepté le rapport du comité des élévateurs concluant à la nécessité pour le gouvernement de garantir les actions d'une compagnie de construction et d'exploitation d'élévateurs. Il semble donc bien que les vues du gouvernement soient conformes au désir des fermiers.

La séance de la convention aujourd'hui a été entièrement consacrée à l'audition des rapports des officiers de l'association.

La séance du soir a été occupée par la lecture du rapport du comité des élévateurs; il a été décidé qu'au cas où le gouvernement ne garantirait pas les actions d'une compagnie d'élévateurs, l'association des fermiers ferait elle-même les arrangements financiers pour l'organisation de la compagnie.

INCENDIE DESASTREUX AU FORT SASKATCHEWAN

Quatre magasins et un hôtel sont complètement détruits mardi matin.

Fort Saskatchewan, 21 — Un terrible incendie dévaste ce matin le quartier des affaires. L'hôtel Queen est complètement détruit et les étincelles ont communiqué le feu aux maisons situées de l'autre côté de la rue. Les pompiers de la localité sont absolument impuissants à combattre l'incendie et du secours a été demandé à Edmonton.

Fort Saskatchewan, 21 — Le magasin général de MM. Jones & Graham, la quincaillerie de M. Carscadden, le magasin de bijouterie de M. Geo. Taylor, la pharmacie de M. Sutherland et l'hôtel Queen, ont été entièrement détruits par les flammes. Les dégâts sont fort élevés. Ce n'est qu'après de longues heures d'un travail acharné que l'on a pu se rendre maître du feu.

Les pertes s'élèvent à $100,000 et sont couvertes à moitié par des assurances.

Dawson, Y.T., 22 — Samedi a été ici le jour le plus froid de l'année au Yukon; à 9 h. du matin le thermomètre a enregistré 60 degrés Farh. au-dessous de zéro.

Londres, 21 — La Bulgarie, la Serbie et le Monténégro ont envoyé un ultimatum à la Turquie en lui accordant un délai de quatorze jours pour répondre.

La voie ferrée du C. N. R. sera terminée jusqu'à Calgary dans quelques jours. Il n'y a plus que 4 milles de rails à poser.

LA SESSION PROVINCIALE

La date de convocation du parlement provincial est fixée au 11 février.

Les membres du cabinet Sifton ont tenu leur première réunion au nouveau palais provincial lundi dernier. Le cabinet, à la requête du Lieutenant-Gouverneur, a décidé de convoquer les membres du parlement d'Alberta pour le 11ème jour de février. Il a été décidé d'ouvrir la session parlementaire le mardi au lieu du jeudi, choisi ordinairement, et de se mettre à l'oeuvre immédiatement. Précédemment, lorsque le parlement s'assemblait le jeudi, les députés ne pouvaient faire aucun travail avant le lundi suivant.

Aucune déclaration officielle n'a encore été faite en ce qui concerne le programme du gouvernement mais assurance a été donnée qu'en ce qui concerne la construction des voies ferrées et l'extension des réseaux des routes carossables et des lignes téléphoniques un travail considérable sera soumis à l'approbation du parlement.

La mesure législative la plus importante de la session sera sans contredit le "bill des élévateurs à grains."

LORD GREY REND JUSTICE A SIR WILFRID LAURIER

La lettre de Lord Grey au "Times" de Londres.

Le comte Grey proteste éloquemment contre l'affirmation faite, lundi dernier, par Austen Chamberlain, à l'effet que Sir Wilfrid Laurier aurait manqué d'esprit impérial en proposant sa politique de réciprocité commerciale entre le Canada et les Etats-Unis, pour certains produits naturels.

"Au contraire," dit l'ex-gouverneur du Canada, dans une lettre que publie le "Times" de Londres, "Sir Wilfrid Laurier et ses collègues croyaient que l'entrée libre des produits des fermes, des pêcheries et des forêts canadiennes sur un marché protégé de plus de quatre-vingt-dix millions d'habitants, ajouterait beaucoup à la richesse du Canada et créerait ainsi un plus grand marché pour les manufactures protégées du Canada et du Royaume-Uni, et c'est ce qui le porta à favoriser la politique de réciprocité.

"Il est possible," ajoute-t-il,— "je puis même aller jusqu'à dire qu'il n'est pas improbable—que si cette politique eut été acceptée par le peuple du Canada, la préférence en faveur de la Grande-Bretagne eut été encore augmentée.

Le comte Grey se déclare en faveur de l'établissement du libre-échange commercial entre les diverses parties de l'empire britannique, dans la mesure possible des intérêts bien compris de chacune, et il affirme que, dans son opinion, l'adoption de la réciprocité proposée par Sir Wilfrid Laurier aurait pu amener la réalisation aussi approximative que possible de cette politique idéale de libre-échange dans l'Empire, si chère à Austen Chamberlain.

L'ex-gouverneur du Canada termine sa protestation par les éloquentes paroles suivantes:

"Non, la politique de Sir Wilfrid Laurier ne fut pas conçue dans un esprit anti-Impérial, mais les discours du Président Taft et d'autres alarmèrent les Canadiens quant au caractère des ambitions américaines et contribuèrent beaucoup, sans doute, à faire rejeter par le peuple canadien les propsitions d'hommes d'Etat canadiens qui étaient tout aussi prêts que M. Austen Chamberlain lui-même à dépenser jusqu'à leur dernier dollar et à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang dans n'importe quel combat nécessaire pour maintenir l'intégrité de l'Empire."

M. POINCARE ELU PRESIDENT

Au deuxième tour de scrutin, M. Raymond Poincaré est élu Président de la République française par une forte majorité.

Paris, 18 — Les chambres se sont réunies hier au Château de Versailles, en Assemblée Nationale, pour élire un successeur au président Fallières, dont les fonctions prennent fin le 16 février prochain.

Au deuxième tour de scrutin, M. Raymond Poincaré, président du conseil des ministres, a été élu Président de la République par 483 voix contre 296 à M. Jules Pams et 69 à M. Ed. Vaillant.

Au premier tour de scrutin M. Poincaré obtint 429 voix et M. Pams 327. Le surplus des voix se répartit comme suit: Ed. Vaillant 63, Paul Deschanel 18, Félix Ribot 16, Léon Bourgeois 4, A. Millerand 3, Mascuraud 2, Th. Delcassé 2, Antonin Dubost 1, Henri Rochefort 1.

M. Georges Clémenceau ayant envoyé au début de la séance une lettre à M. Poincaré jugée insultante par ce dernier, M. Poincaré envoya immédiatement ses témoins à M. Clémenceau. Des explications ayant été données par la suite un duel fut jugé inutile.

C'est la troisième fois depuis la proclamation de la République qu'un deuxième tour de scrutin est nécessaire pour élire un président. Les deux premiers cas se sont produits lors de l'élection de M. Sadi Carnot et de M. Casimir Périer.

LE NOUVEAU MINISTERE FRANÇAIS

M. Briand, le nouveau président du Conseil forme son cabinet.

Paris, 21 — A la suite de l'élection à la présidence de la République de M. Poincaré, qui a donné sa démission comme président du Conseil, M. Fallières a chargé M. Aristide Briand de former un nouveau ministère.

M. Briand a soumis aujourd'hui à M. Fallières la liste des membres du nouveau cabinet. Voici la liste officielle:

Président du Conseil et ministre de l'Intérieur: M. A. Briand.

Ministre de la Justice — Jean Barthou.

Ministre des Affaires Etrangères —Charles Jonard.

Ministre de la Guerre — Eug. Etienne.

Ministre de la Marine—Pierre Baudin.

Ministre des Finances — Louis L. Klotz.

Ministre de l'Instruction Publique—Jules Steeg.

Ministre des Travaux Publics—Jean Dupuy.

Ministre de l'Agriculture—Jean Moreau.

Ministre du Commerce — Fernand David.

Ministre des Colonies—Gabriel Guist'hau.

Ministre du Travail—René Besnard.

LE GOUVERNEMENT SCOTT REND JUSTICE AUX CATHOLIQUES

Régina, Sask. — Le dernier bill adopté par la chambre provinciale avant d'être dissoute est un acte de justice à l'égard des catholiques de Saskatchewan.

Désormais, aux termes de la loi scolaire, les catholiques ayant établi une école séparée ne seront taxés que pour l'entretien de cette école, ils ne seront plus astreints à payer pour les écoles publiques quelque soit le montant de la dette du district scolaire.

Ce bill fut adopté unanimement; le premier-minister Scott a déclaré qu'en présentant cette loi au parlement il remplit une promesse faite à l'électorat de Saskatchewan.

L'EXTENSION DE NOS VOIES FERREES

Elle est mise en évidence par le rapport de l'hon. M. Coochrane, déposé à la Chambre fédérale.

Ottawa, Ont., 20 — Des informations intéressantes, au sujet des progrès du chemin de fer sont contenues dans le rapport annuel du contrôleur des statistiques de chemins de fer, J. Lambert Hyne, déposé par l'hon. Frank Cochrane, à la Chambre, aujourd'hui.

L'addition, pour l'année, a été de 1,330 milles, ce qui forme un total de 26,727 milles de lignes ferrées.

Le 30 juin, 1,623 milles additionnels étaient en opération, tandis que 1,738 autres milles ont été reconnus comme étant en voie de construction. De plus, 3,991 milles de chemin de fer sont sous contrat.

Au cours de l'année fiscale qui s'est terminée le 30 juin dernier, $21,251,664 ont été ajoutés au passif, s'attribuant au capital, des chemins de fer canadiens, et $38,996,661 à la dette consolidée, — un total de $60,248,325.

Le passif total, attribué au capital, est comme suit:

Actions $779,459,351
Obligations 818,478,175

Total $1,588,937,526

Correctement calculé, en éliminant la longueur des lignes du gouvernement et la duplication des actions et obligations, le passif, attribué au capital, des chemins de fer canadiens, le 30 juin, était de $60,832 par mille.

L'aide en espèces fournie aux compagnies de chemins de fer, en 1912, s'est élevée à $5,892,818, comprenant $4,994,416 payés au Grand Tronc Pacifique, d'après la clause concernant le matériel. Depuis 1894, des concessions de terrain, formant un total de 56,052,055 d'acres ont été faites. Les garanties fédérales et provinciales s'élèvent à $245,070,045.

Le nombre de passagers a été de 41,124,181, soit un surplus de 4,026,463, sur l'année 1911.

Le nombre de tonnes de fret transportées a été de 89,444,331, représentant une augmentation de 9,560,049 sur l'année précédente.

L'équipement consiste en 4,484 locomotives, 4,946 wagons de passagers, 140,918 wagons de fret et 10,486 wagons, pour le service des compagnies. L'augmentation de wagons de fret a été de 13,760 et de 433 wagons pour passagers.

Les recettes, pour l'année 1912, ont été de $219,403,753, ce qui donne un surplus de $30,670,259 sur l'année 1911, égal à 16.2 pour cent.

Dans le cours de l'année 1912, 568 personnes ont été tuées et 3,780 blessées. Un passager sur 872,855 a été tué.

Les rapports montrent que 155,901 personnes étaient à l'emploi des compagnies de chemins de fer, le 30 juin, contre 141,224 pour la même date, en 1911.

Les salaires pour l'année se sont élevés à $87,299,639.

Les taxes payées par les compagnies de chemin de fer se sont montées à $2,200,529.

LA TELEGRAPHIE SANS FIL AU MACKENZIE

Ottawa, 22 — Le projet d'établir une série de stations de télégraphie sans fil d'Athabasca Landing, le long de la rivière MacKenzie, à l'Ile Herschell et de là à Rupert House, dans le Yukon, a été discuté dans une conférence entre le docteur Thompson, député de ce district, l'évêque Stringer et le docteur King, directeur du département astronomique.

Le plan élaboré sera bientôt soumis au gouvernement, car on croit que l'établissement de telles stations aiderait beaucoup à la police à cheval et empêcherait la répétition des tragédies comme celle de la mort de Fitzgerald et de ses trois compagnons.

LES TERRES DE SASKATCHEWAN

La législature de la Saskatchewan vient d'adopter une résolution rappelant à M. Borden qu'il a promis de remettre aux provinces de l'Ouest les terres publiques de leur territoire respectif et le mettant en demeure de remplir cette promette.

Ce fut, en effet, l'un des articles du programme de M. Borden, lors des élections de 1911, qu'il faudrait remettre aux provinces des prairies la propriété du domaine public.

Mais, depuis qu'il est au pouvoir, il a été si occupé à destituer les employés libéraux, à caser les cabaleurs conservateurs et à maintenir ensemble les éléments disparates dont il a formé son cabinet, qu'il n'a pas eu le temps de s'occuper des promesses de son programme électoral.

Il semble même avoir agi directement à l'inverse de ce qu'il avait promis à ce sujet.

En effet, parmi les provinces qui réclamaient le plus bruyamment la possession du domaine public figurait la province du Manitoba.

Et lorsqu'il s'est agi, à la dernière session, d'annexer une partie du Keewatin au Manitoba, non seulement le gouvernement Borden n'a pas mis le Manitoba en possession du domaine public situé sur le territoire annexé, mais le Manitoba a consenti à rétrocéder au gouvernement fédéral 7,000,000 d'acres de terres marécageuses que le gouvernement Laurier lui avait cédées, moyennant, bien entendu, ample compensation sous forme d'augmentation du subside fédéral.

Nous craignons bien, par conséquent, que la Saskatchewan ait à faire son deuil du domaine public qu'elle avait raison d'espérer de la libéralité de M. Borden.

Ce ne sera, d'ailleurs, qu'une promesse électorale de plus, que M. Borden aura violée.

"WINNIPEG EST LA VILLE LA MIEUX ADMINISTREE DE TOUT LE DOMINION"

Montréal, 22—La ville la mieux administrée du Canada, c'est la ville de Winnipeg. Ensuite vient Vancouver. Les deux villes de l'Ouest appelées à grandir énormément sont Vancouver et Edmonton."

C'est ainsi que l'échevin Blumenthal résumait, ce matin, ses impressions sur l'Ouest. Il revient d'un long voyage dans cette partie du pays, et il a étudié à fond les divers systèmes municipaux.

"Winnipeg, dit-il, est administrée par des commissaires et des échevins, et ces derniers ont plus de pouvoir que nous n'en avons maintenant. Ils ont là une organisation très effective contre les incendies. La municipalisation de l'éclairage a produit le meilleur résultat, car on ne paie à Winnipeg que 3 centins par heure kilowatt tandis que nous payons ici 7 centins et demi. Encore font-ils des profits. C'est à Seattle, aux Etats-Unis, que j'ai vu le meilleur service de tramways, qui relève de la ville même. Les villes de l'Ouest ont de l'avenir devant elles parce qu'elles ont confiance dans leurs administrateurs."

Quant aux cultivateurs de l'Ouest, l'échevin Blumenthal dit qu'ils ne sauraient trop regretter la défaite de la réciprocité, car ils n'obtiennent aux élévateurs que ce qu'on veut bien leur donner, le plus souvent 35 centins le minot. Un fruitier de la Colombie-Anglaise lui a aussi déclaré qu'il aimerait mieux laisser perdre sa récolte plutôt que d'abaisser ses prix. Les fermiers sont pressurés et les fruitiers sont si arrogants, dit M. Blumenthal, parce qu'il n'y a pas de concurrence.

Le Courrier de l'Ouest

49 Avenue Howard. Tel. 1675

EDMONTON ALTA.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Le Chateau Rose

Par M. Maryan

(Suite)

Comme elles allaient se séparer pour la nuit après un lecture dans l' "Année liturgique," qui causa un plaisir évident à Mlle d'Albrègue, Marie-Claire se rappela tout à coup le petit bijou masculin piqué à son corsage.

—En visitant la maison, dit-elle, j'ai trouvé ceci...

Mlle d'Albrègue prit l'épingle.

—Ah! Elzéar l'aura laissée tomber... Je la lui enverrai; il y tient...

Et elle ajouta en matière d'explication:

—C'est mon parent très, très éloigné, mais il m'appellé sa tante. Il est entré dans la médecine navale, et il est maintenant embarqué dans l'escadre du Nord...

L'oreille très fine de Marie-Claire saisit un soupir presque imperceptible, mais aussitôt Mlle d'Albrègue lui souhaita une bonne nuit avec une brusquerie bienveillante.

Et Marie-Claire s'endormit dans sa nouvelle chambre, au bruit berceur de la brise qui s'était mise à gémir dans les pins et qui, passant sur les fleurs endormies, répandait au loin des ondes de parfums....

XV

Après une journée passée à Toulon, Mlle d'Albrègue ajourne ses projets de visites et tout à coup Marie-Claire se trouve comme immergée dans l'activité toute nouvelle de sa vie de campagnarde.

La propriété de Mlle d'Albrègue ce qu'on appelle un "bien" dans le pays, n'est pas très considérable, mais en en tire un parti extraordinaire. Le commerce des fleurs, des olives, des oranges, l'élevage de la volaille se combinent avec la fabrication des couronnes de perles et, en outre, le "bien" comprend un pâturage, luxe raro dans ce pays, où les fourrages viennent de Normandie. Ce recoin privilégié s'étend entre deux des contreforts du "Bau" fertilisé par un ruisselet et nourrit deux vaches dont le lait est célèbre pour les enfants et les malades.

Marie-Claire prend à tout cela un goût inattendu, qui l'étonne elle-même. Devenue à Paris un peu artificielle, ayant vécu dans la fréquentation du monde, s'étant imaginé de bonne foi qu'on ne pouvait exister sans certaines ressources intelligentes et artistiques, elle s'harmonise cependant avec ce cadre rustique, s'intéresse à l'exploitation et jouit doublement des heures de lecture ou de musique qui lui servent de délassement, le soir venu.

Dans la ferveur toute neuve de sa tâche, dans l'honnête désir de payer l'hospitalité qu'on lui donne elle apporte à son labeur non seulement l'acivtité de sa jeunesse alerte et forte, mais encore tout le goût qu'a développé une existence raffinée. Elle a vite appris à cueillir les fleurs au moment favorable et à les emballer; mais elle sait mieux que personne préparer les envois de manière qu'à l'arrivée les pétales un peu meurtris caressent l'oeil par l'agencement et l'harmonie des couleurs. Les caisses d'oranges sont plus jolies quand elle y a glissé de petites branches vertes et, çà et là, une fleur de violier blanc ou mauve. Puis il y a les perles. Elle dessine des girandoles, elle copie les fleurs vivantes, elle stimule l'adresse des jeunes ouvrières et obtient d'elles plus d'efforts en leur témoignant de la bonté.

Cependant, une mélancolie la saisit lorsqu'elle entre dans ces chambres du second étage qui lui rappellent vaguement un cimetière, où chaque pas fait claquer des perles minuscules, où le goût et le travail n'aboutissent qu'à réaliser des choses tristes, funèbres, toujours associées à des idées de douleur, de larmes. Combien elle aime mieux les fleurs vivantes, fraîches, parfumées, qu'elle couche avec amour sur leurs lits de verdure et qui iront porter, partout où règne l'hiver, les bouffées de parfums, les sourires du Midi!

La correspondance l'occupe encore; elle épargne à Mlle d'Albrègue tout ce qui fatigue ses yeux, et enfin elle lui fait des lectures. Avec tout cela, les journées passent si vite qu'elle n'a guère le temps de regarder en elle-même pour faire le bilan intime de ses sentiments et de ses pensées.

Le Château-Rose n'est pas tout à fait solitaire. De loin en loin, Mlle d'Albrègue mène Marie-Claire chez quelques amis et reçoit à son tour leurs visites. La jeune fille a été accueillie avec une sympathie expansive. On se souvient de ses parents; on lui conte maints détails de leur jeunesse qui l'intéressent et lui causent un plaisir mélancolique. On l'invite aussi, mais Mlle d'Albrègue refuse péremptoirement les invitations.

—Ce n'est pas que je prétende vous cloîtrer, dit-elle à Marie-Claire. Bientôt les campagnes se peupleront et vous pourrez jouer au tennis si le coeur vous en dit. Si j'ai cessé de paraître là où il y a du monde, nos amis vous chaperonneront de temps en temps.

Quand on venait au Château-Rise, Marie-Claire était immanquablement priée de faire visiter la fabrique et plus d'une jeune fille demandait tout bas s'il n'était pas permis de parcourir cette maison qui avait une couleur et un renom de légende.

—De légende? dit Marie-Claire en souriant. Elle me semble si réelle, si claire, si peu mystérieuse!

—Cependant, Mlle d'Albrègue n'est pas comme tout le monde.

—Vraiment! Je ne m'en suis pas encore aperçue.

—Il y a tant de récits sur son compte! reprit la jeune fille en souriant. Elle nous intimide, mais nous intéresse...

Elle intéressait aussi Marie-Claire, mais à la façon d'un sphinx.

Des semaines s'étaient passées, et, dans l'intimité de cette vie à deux, dans la commune occupation et l'intérêt identique de leurs journées, dans les lectures partagées, même, rien n'était venu fondre la réserve froide dont s'enveloppait Mlle d'Albrègue. Elle était satisfaite de l'aide que lui apportait Marie-Claire, et le disait souvent; elle ajoutait que l'impulsion donnée à la fabrique pourrait devenir sérieuse et faire espérer un accroissement de bénéfices. Elle était visiblement contente des lectures du soir, de la musique qui avait rendu la vie à son vieux piano. Enfin, elle s'occupait de procurer à la jeune fille quelques distractions. Mais si elle se prêtait à la conversation, elle ne semblait jamais s'y intéresser réellement. Son humeur était égale, c'est-à-dire qu'elle se montrait uniformément grave et volontiers silencieuse, comme absorbée en une pensée intime, comme figée dans un souvenir ou une idée fixe. Quelle était cette préoccupation qui l'isolait de la vie des autres, qui la rendait muette sur le passé, indifférente au présent et à l'avenir? On aurait pu croire qu'elle était détachée de la vie par la vie elle-même, que son imagination et son ardeur étaient éteintes, si, par moments, l'expression tragique qui reflétait sa pensée, et le feu sombre de son regard n'eussent trahi ce souci intérieur dont Marie-Claire n'avait pas le secret.

Si, cependant; il était encore une chose pour laquelle Mlle d'Albrègue ne dissimulait pas un intérêt profond, presque passionné: c'était le succès de son exploitation. Pour cela, elle ne connaissait pas la lassitude; son indifférence s'animait et elle attachait à ses comptes une importance capitale. Ceci tourmentait secrètement Marie-Claire. Elle n'aimait pas à penser que la chose unique qui trahit un peu de vie chez Mlle d'Albrègue fût l'argent; la croire avare était horriblement pénible. Et cependant, un pareil défaut ne s'alliait pas avec ce qu'elle laissait voir de ses principes. Sa charité était réelle. Sa piété profonde. Non seulement elle descendait chaque jour au village pour entendre la messe et visiter des malades, mais Marie-Claire la voyait le soir, errer dans le jardin, en priant et son visage austère s'éclairait alors d'une sorte de beauté surnaturelle.

Cependant, des sommes assez considérables arrivaient au Château Rose. Que devenaient-elles? La vie très frugale n'en était que plus large; l'économie était pratiquée avec une science que Marie-Claire n'avait pas soupçonnée même dans le ménage besogneux de sa belle-mère... et elle donnait aux pauvres plus de soins que d'argent. Encore une fois, la jeune fille se refusait à la croire atteinte d'un défaut si bas; elle imposait silence à son jugement, car elle s'attachait, malgré tout, à cette femme rude et glacée.

Celle-ci pourtant ne semblait pas lui rendre la chaleur de sa sympathie. Elle remplissait à la lettre le programme qu'elle-même avait tracé: elle ne donnait pas de tendresse, mais une protection vigilante et une continuité de froide bienveillance. Et ceci attristait Marie-Claire; elle s'étonnait que tout l'élan de son coeur ne pût renverser cette barrière, avoir raison de cette impassibilité, que tout le charme de sa jeunesse ne pût conquérir, elle se plongeait dans le labeur qui était la seule forme acceptée de sa reconnaissance.

XVI

Il y a donc deux mois que Marie-Claire est au Château Rose. Les journées ont passé extraordinairement vite, et cependant, quand elle regarde en deçà de cette période, il lui semble qu'un siècle la sépare de sa vie ancienne.

Elle n'est plus la même. En si peu de temps, elle constate tout à coup que sa personnalité, elle aussi, a subi un changement de demeure? Est-ce que quelques semaines peuvent suffire pour cette transformation? Où bien est-ce sa vraie nature, la nature primitive qui n'a jamais pu s'épanouir dans une existence factice, sous l'influence des autres, qui se révèle soudain dans cette vie nouvelle, sous l'action du travail, dans le noble effort vers l'indépendance?

Elle se sent donc changée et malgré l'isolement moral dans lequel elle se trouve, elle est plus heureuse. Il y a dans sa vie une somme de liberté qui l'enivre, et cette nature méridionale la passionne.

Et la lettre que le facteur lui remet dans le sentier fleuri du Château Rose lui semble quelque chose de lointain, venant d'une région depuis longtemps abandonnée, exprimant des choses qu'elle a dépassées et vers lesquelles elle ne reviendra plus...

Elle est en costume de ville; elle a un tailleur marine fait à Paris l'an passé, et un grand chapeau dont l'ombre accentue la lumière de ses yeux noirs et brillants. Un petit sac à main, elle se dirige vers le tramway de Toulon, étant chargée de toucher des traites pour Mlle d'Albrègue.

Cette promenade lui plaît. L'heure matinale; il y a encore des ombres mauves sur les montagnes; les iris blancs qui bordent le chemin ont retenu la fraîcheur de la nuit et une brise très douce lui souffle au visage et la fait sourire de plaisir.

Elle est si jeune, si fraîche, si contente de vivre, que ceux qu'elle rencontre lui adressent un bonjour amical. Même un groupe de terrassiers aux allures de brigands qu'elle croise dans l'étroit sentier se rangent pour elle, et l'un d'eux ôte le bouton de rose qui est entre ses lèvres pour lui dire avec une familiarité qui n'est pas offensante, mais qui est l'hommage naïf d'un primitif à la jeunesse:

—Passez, la jolie fille!

Les employés du tramway la connaissent tous. Elle s'installe au fond de la voiture et ouvre sa lettre qui est de Josette et contient quatre pages, chose méritoire pour la jeune paresseuse.

"Ma chère Marie-Claire, tes lettres sont délicieuses. Elles sentent le thym de la montagne; le souffle de ta pinède y passe et je suis sûre qu'un de ces jours tu vas devenir une poétesse. Apprends-tu le provençal pour lire dans l'original l'histoire de Mireille?

"Germaine dit que tu dois être hâlée, et maman te recommande de mettre des gants pour emballer les fleurs. A propos de fleurs, quel joli envoi! Il a parfumé les deux salons jeudi et mamant a répété à tout le monde que le Château Rose a des jardins enchantés, d'où tu ne veux pas revenir.

"J'ai volé un petit bouquet pour ta chère paroisse de Sainte-Eulalie, où je pense à toi le dimanche à la messe.

"Le vieux Aubran est revenu; d'abord, il était un peu gêné de ton attitude, paraît-il. Mais Edith a eu l'air d'ignorer qu'il t'a demandée—elle est très forte, Edith! —et l'on n'a pas plus parlé de toi que si tu n'existais pas. C'est honteux de vouloir épouser cet homme-là uniquement parce qu'il est riche. Du reste, je ne sais pas pour quelle autre chose on l'épouserait. Je t'écrirai si cela marche; mais je crains qu'on ne puisse t'inviter à la noce; tu aurais l'air d'une revenante.

"Dis-nous qui tu vois. Y a-t-il des princes Charmant? Je dis "des..." Quelle bêtise! Comme s'il y en avait plus d'un! Vrai, ne t'ennuies-tu pas à mourir?

"Maman a donné une petite soirée; je n'y ai pas paru! J'ai boudé pendant trois jours. Mais le jour même du mariage d'Edith je serai en robe longue, et je relèverai mes cheveux...

"Mes leçons m'ennuies encore plus avec Germaine qu'avec toi, d'ailleurs, elle trouve volontiers, pour les manquer, des prétextes dont je suis la complice.

"Nous faisons la cour à l'oncle Sommérac. Il blâme ton départ, et mamant a été un peu lâche; elle a dit comme lui, ajoutant: "Que voulez-vous, mon oncle! Marie-Claire est heureuse. La vie de château... Une riche parente... L'avenir.

"Elle croit toujours que Mlle d'Albrègue te dotera. Je le souhaite, et tu m'inviteras à venir chez toi quand tu sera mariée, n'est-ce pas, Marie-Claire de mon coeur? Je t'aime toujours, tu sais!"

Marie Claire replia la lettre. Un petit pli lui barrait le front. Tout ce léger bavardage lui prouvait jusqu'à l'évidence que son départ avait comblé les voeux secrets de sa belle-mère et de ses soeurs. Mais si elle avait eu le courage de braver leur jalousie et de rester n'aurait-elle pas pu faire un peu de bien à cette Josette étourdie, paresseuse, superficielle, qui, cependant, ne manquait pas de coeur?...

Les voyageurs du tramway étaient des habitués qui montaient toujours aux mêmes endroits, échangeaient des sourires avec elle, et se mettaient à parler de leurs affaires avec cette familiarité et cette abondance propres aux Méridionaux. Marie-Claire descendit au coin de l'avenue Vauban, où elle avait affaire, puis, ayant touché l'argent et épinglé sa poche, selon la recommandation de Mlle d'Albrègue, elle se dirigea vers le marché où elle avait une commission pour une de leurs clientes.

Une petite flânerie au marché du cours Lafayette était un de ses plaisirs. Les platanes aux troncs argentés étaient encore sans feuilles, mais les boutiques offraient un aspect si pittoresque! Le jaune et le rouge des citrouilles et des tomates contrastaient avec les verts des salades et des artichauts, le rose violacé des brocolis. Et surtout, il y avait les fleurs, en masses nuancées, incomparables touffes énormes d'anémones bleues, rouges, lilas, de tulipes diaprées, de violettes sombres, de jacinthes crème, rose pâle, de frésias nuancés de fins traits mauves, de renoncules pourpres. Le regard de Marie-Claire effleurait comme une caresse ces masses flamboyantes ou harmonieuses et elle jouissait en artiste de leurs contrastes. Et le sens qu'elle avait du pittoresque lui faisait trouver un autre genre d'amusement dans le caquetage des marchands et des acheteurs, dans les cris, les rires, les mots drôles qui fusaient dans un gai tumulte.

Cependant elle ne pouvait s'attarder. S'étant informée, par devoir "professionnel," du prix des pois de primeur et des asperges, elle remonta jusqu'au boulevard de Strasbourg où elle avait une emplette à faire. Les cafés étaient à peu près déserts à cette heure; mais plus d'un officier jeta en passant un regard sur cette mince et gracieuse personne qui s'en allait très droite, un peu raidie, un peu gênée par l'attention qui la suivait, par les yeux éloquents qui semblaient dire, comme le terrassier: Passez, la jolie fille...

Au bas de la place de la Liberté, elle remonta en tramway. Il s'y trouvait beaucoup de monde à cette heure, surtout des ménagères revenant du marché. Au milieu de toutes ces femmes, Marie-Claire ne put s'empêcher de remarquer une figure inconnue: un homme jeune, très brun, très maigre, avec des traits accusés et des yeux sombres, légèrement enfoncés dans l'orbite. Son expression un peu dure le faisait paraître plus âgé qu'il ne devait l'être en réalité. Il y avait un pli entre ses yeux et sa bouche, sous sa courte barbe noire, était serrée, somme s'il eût été habitué au silence.

Marie-Claire vit ces détails d'un coup d'oeil, et se désintéressa vite de l'inconnu pour prendre un livre dans son sac. Quand elle releva les yeux, les voyageurs s'étaient éclaircis, et lui était toujours là. Alors elle commença à se demander où il allait, à quelle "campagne" il descendrait?

Il ne descendait pas.

On approchait du terminus... Mon Plaisir était encore fermé, et aussi la campagne Laudet, et la villa des Arbousiers... Le tramway s'arrêta. Marie-Claire descendit, s'attardant une minute pour parler à la boulangère, et, à son inexprimable surprise, elle le vit s'engager dans le chemin du Château Rose. Est-ce qu'il allait faire l'ascension du "Bau de quatre heures?" Le moment était mal choisi, car le soleil dardait des rayons brûlants.

Marie-Claire marchait vite, étant pressée, et d'un pas encore plus vif, l'inconnu la précédait. Décidément il allait au château, et elle se demanda ce que dirait Mlle d'Albrègue de recevoir une visite à cette heure, — et aussi si le menu permettait une invitation à déjeuner.

Elle arriva essoufflée, pour voir l'intrus soulever le loquet de la porte, sans même avertir de son arrivée en agitant la sonnette. Cependant, au bruit de ses pas, il s'arrêta, ôta son chapeau, et tint la grille ouverte.

Le regard effaré qu'elle jeta sur lui était sans doute comique, car un léger sourire détendit la bouche triste du nouveau venu.

—Je me demande, Mademoiselle, auquel de nous deux il appartient de faire à l'autre les honneurs du Château-Rose... J'ai sans doute l'honneur de voir l'amie de ma tante d'Albrègue... Elle a dû prononcer mon nom devant vous: Elzéar de Marguenave-Salignan...

Marie-Claire ne se rappelait pas avoir entendu ce nom, mais elle se souvenait du prénom, qui l'avait frappée comme très provençal, le jour où elle avait trouvé la petite épingle. Elle leva machinalement les yeux vers la cravate d'Elzéar, y reconnut la perle, et sourit.

—Et j'ai eu le plaisir de retrouver un objet que vous aviez perdu, dit-elle.

—Vraiment, c'est vous? Je vous en suis mille fois reconnaissant...

Ils marchaient l'un près de l'autre dans l'allée sinueuse, où les pervenches étaient pâles au soleil, foncées à l'ombre.

—C'est une surprise que vous faites à Mlle d'Albrègue? demanda Marie-Claire, tandis que son compagnon jetait des regards presque émus sur les massifs familiers et sur les murailles roses qui apparaissaient dans les méandres de l'allée.

—Oui, répondit-il sans empressement, sans joie. Mon bateau a été brusquement dirigé sur l'escadre de la Méditerranée, et je n'ai pas eu le temps d'écrire.

Ils gravirent le perron. Les rosiers de la façade avaient des milliers de petites feuilles vertes, les roses s'ouvraient sur la terrasse, une riche bordure de pivoines roses et blanches faisaient éclater leurs boutons, et, à quelque distance, les fleurs de pommiers rosées, les petits calices délicats des cognassiers, les pêchers presque

A suivre

NOUVELLES REGIONALES

ST-PAUL DES METIS, ALTA

(De notre correspondant particulier)

Nos trois conseillers de 1912, MM. Duquette, Charron et Brunelle ont été réélus aux mêmes charges pour l'année 1913. Nos meilleures félicitations à nos distingués concitoyens, à qui nous demandons de faire tout en leur pouvoir pour promouvoir l'avancement de St-Paul.

A la dernière assemblée de la Chambre de Commerce l'on s'est occupé de former plusieurs comités importants: le comité des chemins de fer, composé de cinq membres, chargés d'obtenir du gouvernement provincial et de la compagnie du C. N. R. que l'on pousse activement les travaux de construction de la voie ferrée Oliver-St-Paul; ce comité s'efforcera d'obtenir que les travaux soient entrepris aux deux extrémités afin que le service des trains puisse commencer à l'automne.

Le comité des finances se compose de trois membres qui seront chargés de prélever des souscriptions parmi toutes les personnes de St-Paul ou du dehors, qui ont des intérêts ici. M. Cloutier a reçu mission de s'occuper spécialement de cette souscription; il espère que tous comprendront l'importance de disposer de bonnes ressources pécuniaires pour entreprendre une profitable campagne de publicité.

M. Wm Brunelle vient de donner sa démission de président de la Chambre de Commerce; il a été remplacé par M. Thibaudeau. Nous devons de vifs remerciements à M. Brunelle pour le dévouement avec lequel il a rempli ses fonctions dans les débuts de notre association — période toujours plus ou moins difficile.

La transaction la plus considérable de la semaine est la vente du magasin Hoolahan à M. Aug. Dorizon; ce dernier a fait là une magnifique acquisition et nous sommes certain qu'il fera d'excellentes affaires ici. Nous lui souhaitons beaucoup de succès.

En ce qui concerne les immeubles la semaine a été assez calme, étant donné le froid qui entrave les déplacements; cependant M. Pierre Chanon, avec son esprit d'initiative a acheté un demi bloc de lots dans la partie est, à de très bonnes conditions, et les a remit aussitôt en vente au bureau d'immeubles de M. Ernest Cloutier. Qu'on s'empresse de visiter ces terrains qui sont fort bien placés.

M. Perreault, ancien épicier de Montréal, est ici depuis quelques jours; M. Perreault a l'intention de placer de l'argent dans notre ville; nous avions également, ces jours derniers la visite de M. Ludger Trudel, d'Edmonton, qui se propose de s'établir à Bonnyville pour y faire le commerce de fourrures. Deux agents d'immeubles d'Edmonton, dont l'un est M. Blackburn sont venus visiter notre localité, dans le but d'y installer un bureau au printemps; cela nous donne à croire que les meilleurs hommes d'affaires de la capitale ont la plus grande confiance dans les promesses d'avenir de St-Paul.

Un employé du gouvernement provincial a été envoyé ici dans le but de s'occuper du téléphone local; il nous a assuré que la ligne serait continuée sans délai jusqu'à Moose Lake, 50 milles au N.-E., et Elk Point, 25 à l'Est.

On doit s'apercevoir un peu que notre gouvernement s'occupe plus que jamais de nous; c'est à nous d'en profiter et de continuer à lui "pousser l'épée dans les reins" en songeant à la vérité du proverbe: "Demandez et vous recevrez."

MM. Eug. Guertin et Wilfrid Pépin sont allés à Edmonton pour affaires. M. et Mme E. Trudel sont également partis en promenade à Edmonton, pour quelques jours.

Malgré le froid et les mauvais chemins les étrangers arrivent fréquemment ici, il faut dire que le voyage se fait très rapidement en automobile entre Végreville et St-Paul.

M. S. Joly, arpenteur, est de retour parmi nous après une longue absence.

Les courses de chevaux annoncées la semaine dernière ont eu lieu avec beaucoup de succès. Parmi les propriétaires de chevaux gagnants, dont le premier détient le record de 2'40" pour le mille, nous citerons MM. C. Lapière, représentant de la Cie Cockshutt; Thos Lessard, M. Fontaine, etc.

M. Wilfrid Cloutier, propriétaire de l'hôtel St-Paul vient de réouvrir cet établissement, pour n'y tenir que les chambres seulement; M. W. Cloutier, qui promet de donner satisfaction à tous, est satisfait de ses affaires qui augmentent de jour en jour.

Nous avons également un nouveau restaurant chinois dont le service et la cuisine peuvent rivaliser avec ceux des meilleurs établissements de nos grandes villes. Ces excellents "Fils du Ciel" ont également ouvert une bonne buanderie; ils se déclarent enchantés de leurs affaires, surtout de celles du restaurant depuis que M. W. Cloutier loue ses chambres meublées.

Les voyageurs peuvent être certains dès à présent de trouver le plus grand confort pendant leur séjour à St-Paul.

* * *

LAMOUREUX, ALTA

M. Louis et Mlle Albertine Normandeau, du presbytère, sont de retour d'une vacance d'une huitaine chez leurs parents à St-Emile. M. R. Baert, marchand général du même lieu et leur beau-frère les accompagnait en visite ici.

De passage, M. Henri Gagnon, spécialiste pour la vue, d'Edmonton.

A la recherche d'un "home", M. J. Guillemand, père et fils, qui arrivent de France. Ils ont été tellement frappés des avantages de l'endroit, de la fertilité du sol et des conditions spéciales de vente, qu'ils ont momentanément retenu une demi section dans nos parages.

Bienvenue à cette famille qui se compose de huit personnes. Bienvenue aux visiteurs et aux chercheurs de "home" en particulier. On leur fournira ici même tous renseignements voulus gratuitement et on leur fera visiter les fermes à vendre ou à louer.

L'élection du nouveau syndic a eu lieu dimanche dernier à l'issue de la grand'messe. M. C. S. Godbout est l'élu en remplacement de Alph. Gaumont sortant de charge.

COLD LAKE, ALTA

Après une absence de trois mois, M. Soucy à son retour à Cold Lake a été accueilli par tous, Français, Anglais et Indiens, avec l'éclat, dû à son titre de premier dolon de Cold Lake.

M. Georges Hill, marchand général, a été l'organisateur des fêtes.

Dès 9 heures du matin, les sauvages du traité, sous la conduite de leur chef Land, sont venus, avec des présents, renouveler au chef français — comme ils l'appellent — l'expression de leur humble respect.

M. Soucy avec l'habileté qui lui est connue, prit la parolle, et pas assez expérimenté en montagnais, remercia les sauvages en langue Cri et les assura de son dévouement.

Indiens, Français, Anglais, a-t-il dit en finissant, ne sont que des prénoms. Canadiens est notre nom de famille. La danse a commencé à 8 heures et a été un vrai succès.

Malgré le mauvais temps, tous les colons, ranchers et négociants des alentours, Moose Lake, Frog Lake, Beaver River, etc., étaient présents au rendez-vous.

Remarqués: MM. Seymour, Spokane, Wash.; Moore, Californie; M. Brown, agent des terres à Cold Lake, et une foule d'autres qui me pardonneront de ne pas les mentionner.

Mme G. Hill a interrompu la danse à minuit pour nous servir, avec l'aide des dames et des demoiselles présentes, un lunch qui fit beaucoup apprécier ses talents culinaires.

La danse reprit de plus belle pour se terminer avec les premiers feux du jour.

Pendant l'intermission M. Bleau avec le talent que tout le monde lui connaît, nous a donné les plus belles chansons de son répertoire français.

Mais tout passe, et comme dans la chanson "La cérémonie faite, chacun alla se coucher."

Pendant le lunch M. G. Hill nous a fait admirer un lot de magnifiques fourrures parmi lesquelles un superbe renard noir.

VILLE D'EDMONTON

Horaire du service des tramways

L'horaire ci-dessous est en vigueur, durant la semaine, à partir du 19 août 1912:

1o. North Edmonton à l'avenue Albany, par l'Avenue Namayo — lumières bleues.

Les tramways partent de North Edmonton à 6 h. 06 a.m. puis toutes les 12 minutes jusqu'à 12.18 p.m.

Les tramways partent de l'Avenue Albany à 6 h. 12 a.m., puis toutes les 12 minutes jusqu'à 11.48 p.m.

2o. Rue Douglas—Avenue Athabasca via Avenue Syndicate — lumières vertes.

Les tramways partent de l'Avenue Alberta, coin Kirkness à 6 h. a.m., et de l'Avenue Alberta et rue Douglas à 6 h. 48 a.m., puis toutes les 12 minutes jusqu'à 11.44 p.m.

Le stramways partent de l'Avenue Athabasca à 6 h. 36 a.m. et toutes les 12 minutes jusqu'à minuit.

3o. Réseau de la rive sud. Du pont de l'Avenue Jasper Est à la Septième rue — lumières rouges.

Les tramways partent de l'Avenue Namayo pour la rive Sud à 5 h. 55 a.m., puis toutes les 10 minutes jusqu'à 11.45 p.m.

Les tramways partent de la Septième rue O, pour la rive nord toutes les 10 minutes jusqu'à minuit.

4o. Highlands, de la 16ème rue au Terminus, — lumières blanches.

Les tramways partent de la 16e rue à 6 h. 30 a.m., puis toutes les 30 minutes jusqu'à 11 h. p.m.

Les tramways partent du Terminus — Highlands — à 7 h. a m. 11 p.m.

5o. Première rue, de [illegible] à l'Avenue Vermilion et Huitième rue. — Lumières blanches.

Les tramways partent de l'Avenue Jasper par la 1ère rue à 6 h 20 a.m., et toutes les 3 minutes jusqu'à 11.52 p.m.

Les tramways partent de la 8e rue, avenue Vermilion à 6 h. 38 a.m., puis toutes les 18 minutes jusqu'à minuit.

Tramways de nuit — Owl.

Ces tramways assurent le service suivant:

Vers l'ouest:

Départ de l'Avenue Alberta, rue Kirkness, à 11 h. 48 p.m., de la rue Clarke, avenue Namayo, à 11.56 p.m. De l'avenue McDougall et Jasper à 12 h. p.m., de la Première rue et Jasper à 12.03 a.m. De la 9ème rue et Jasper à 12 h. 08 a.m. arrivée à l'avenue Albany et 24ème rue à 12 h. 20 a.m.

Vers l'est:

Départ de l'Avenue Albany, 24e rue à 12.25 a.m., de l'avenue Jasper, 9ème rue, à 12.37 a.m.; de la 1ère rue à 12.42 a.m., de l'Avenue McDougall à 12.43 a.m., de la rue Clarke et Namayo à 12.51 a.m. Arrivée à l'Avenue Alberta à 1 h. a.m

Les voyageurs ayant des correspondances devront payer 5 cts pour monter dans ces tramways

W. T. WOODROOFE,

Surintendant

PROTEGEONS-NOUS

Toutes les mesures d'hygiène que prennent les autorités pour protéger le public contre la consomption, si excellentes soient-elles, exigent la coopérations de tous et de chacun pour tenir en échec ce redoutable fléau. Un mal de gorge, un rhume négligés fournissent aux microbes de la tuberculose un terrain propice à leur envahissement de l'organisme qui, dès lors, se trouve menacé, en danger. Il faut donc guérir au plus vite ces affections de la gorge, des bronches et des poumons et recourir sans délai au Baume Rhumal, le Spécifique éprouvé, dont quelques doses auront raison du mal et préviendront de graves complications. En vente partout à 25c la bouteille.

ON RECHERCHE PHILIPPE DROLET

M. Philippe Drolet, parti de Montréal depuis 25 ans pour venir s'établir dans l'Alberta, et qui, depuis dix ans, n'a pas donné signe de vie à sa famille, est recherché par son cousin, M. Aldéric Drolet, 2617 rue St-Urbain, Montréal. On recevra avec reconnaissance tous les renseignements de nature à faire retrouver la trace de M. Ph. Drolet.

= Coin Feminin =

CHRONIQUE

(Lettre d'un oncle)

Mon cher petit,

Je suis désolé de te sentir envahi par l'état d'esprit dont témoigne ta lettre. Tu te sens dépaysé parmi tes contemporains, tu te crois un revenant au milieu d'une époque positive où le désir de l'argent a remplacé l'amour du beau; tu te déclares différent de tes camarades, amoureux de ta solitude, taciturne et concentré, "incompris," puisqu'il faut prononcer ce mot; et tu te plains de ce que ces tendances nouvelles vous ont été vraisemblablement apportées d'Amérique, où ta tante et moi nous sommes depuis tantôt dix ans, volontairement exilés. A vrai dire, je ne m'étonne qu'à moitié. Nous appartenons à une race de gens nerveux, trop rêveurs et trop traditionnalistes pour vivre une vie normale parmi le torrent moderne. On a trop développé en nous, dans la famille comme au collège, la sensibilité, l'émotivité, la délicatesse et la fragilité d'âmes trop impressionnables. Je n'apprécie pas, je constate simplement un fait. Et de te savoir ainsi en pleine crise sentimentale de "dix-huitisme" si je puis ainsi parler, c'est-à-dire en pleine crise des illusions et des rêves puérils, cela ne me choque pas, cela m'inquiète.

Je t'aime beaucoup, peut-être un peu plus que tes cousins, d'abord parce que tu es — oserai-je, ici, l'écrire? — le seul garçon de ma soeur préférée, ensuite parce que j'ai bien deviné, lors de mon dernier séjour là-bas, que tu étais plus sensible et plus tendre, partant moins bien armé pour la lutte. Il serait ridicule de ma part d'agiter devant tes yeux l'avantage de mon expérience. Je n'ai guère plus de quarante ans, et peut-être suis-je encore un peu trop jeune pour tirer quelque supériorité des leçons du passé. Tu sais néanmoins, combien ce passé fut pour nous douloureux et cruel. La mort de mon père fut une tristesse imprévue qui, en même temps, nous laissait sans fortune.... Loyauté, franchise, bonne foi, ces trois qualités qui sont chez nous héréditaires, et que d'aucuns réunissent sous le titre ironique de "naïveté", ne purent suffire à réparer une situation financière gravement compromise. Nous dûmes nous résoudre, ta tante et moi, à nous séparer de nos enfants, à les mettre en pension et à partir pour l'Amérique. Nous avions vécu des heures angoissées à peser toutes ces alternatives; il nous restait à affronter la terrible âpreté d'une vie nouvelle, en un pays où la langue comme les moeurs, comme le climat nous étaient hostiles et inconnus. Cette dure épreuve à laquelle, à force d'union, d'entente, d'amour nous avons su résister nous à du moins valu d'indispensables enseignements. Elle nous a montré que notre éducation ne nous avait pas suffisamment adapté à l'évolution moderne; que le sentimentalisme, l'idéalisme amorphes et contemplatifs qui avaient fait la base de cette éducation étaient entités sans valeur, ruinées même en littérature; que les rêves vagues dont tu souffres et dont, moi aussi, j'ai été autrefois agité, n'ont de valeur humaine qu'autant qu'ils se cristallisent en "ambition" et en "énergie"; qu'énergie et ambition sont indispensables non pas seulement pour acquérir la liberté et l'indépendance matérielles sans lesquelles le meilleur esprit n'est qu'un oiseau prisonnier, mais aussi pour atteindre aux vraies destinées humaines qui sont dans l'action, et dans la victoire, après une vigoureuse lutte. Car le bonheur qui procède entièrement de la joie et de l'harmonie des gestes — je prends geste au sens étymologique — ne saurait cependant être inclus dans telle ou telle formule; c'est parce que nous nous sommes laissés bercer et borner par des mots vides que nous n'avons pu conserver dans le mouvement contemporain la place prédominante qui semblait nous être dévolue.

Ta lettre, mon cher Pierrot, est pleine d'un mépris candide et non dissimulé pour "l'arrivisme": ce mot est bien impropre quand il s'applique à des sujets intelligents et actifs qui méritent leur succès et ont bravement combattu pour l'obtenir. Il est impropre et injuste. Si arrivisme veut dire esprit tendu vers le succès, aiguisé par l'ambition, armé d'une loyale et indomptable énergie, je m'honore d'être arriviste, et je déplore sincèrement de ne l'avoir pas toujours été.

Mon cher enfant, tu parles de l'Amérique bien à la légère, comme en parlaient nos pères de province, comme en parlent tous ceux qui ne la connaissent qu'à travers "les Transatlantiques" d'Abel Hermant. Tu ne vois en l'Amérique, et trop exclusivement, que l'exil, le froid, la misère des changements de milieu et d'habitudes, la difficulté de l'adaptation à des conditions extérieures très rudes; tu t'en effrayes; tu dis "Le succès est chèrement payé"; et tu dis cela parce que, comme moi naguère, tu n'es pas suffisamment trempé. Eh quoi, à l'âge tendre qui fait fleurir à ton front tant de précieuses couronnes, hésiterais-tu déjà, reculerais-tu déjà au seuil des premières escarmouches? Est-ce à dire que, né fatigué, tu te déclarerais vaincu déjà, avant d'avoir tenté la bataille? Je songe à l'ardente lignée dont tu es issu, et malgré mon inquiétude, je ne puis croire à de telles défaillances. Et s'il s'avérait que ta santé fut délicate, prends des toniques, morbleu! Suis un régime, pratiques les sports; et une fois en possession d'une belle santé physique, fort de ta conscience et conscient de ta valeur, redresses la tête, marches le front haut vers un but clairement distingué. N'aies peur de rien, ni de personne. Diriges-toi, diriges tes affaires avec assurance et fermeté. Ne dis pas: "Je crains..." Ne penses pas: "Je ne sais..." car la timidité, l'indécision, l'incertitude sont les indices d'âmes faibles, noyées en des corps débilités.

La lutte? Mais s'il n'y avait pas luttes, difficultés, obstacles, où serait, je te prie, l'intérêt de la vie? Se battre, c'est la joie des natures saines et fortes. Et il ne faut pas se battre contre son gré, d'un coeur attristé, ni opposer à l'ennemi un front chagrin. Il faut aller gaiement à la bataille, gaiement et avec élégance, avec ce sourire aux lèvres et ce mépris du danger, cette ténacité et cette furie qui sont la noblesse de la race française.

Je ne veux pas, mon cher petit, prolonger à l'infini cette lettre ni t'infliger plus longtemps des développements que ta lassitude pourrait qualifier de radotages. J'ai foi cependant en ta droite sincérité, et je sais que tu ne liras pas ces lignes sans essayer de les argumenter et de les comprendre: je ne t'en demande pas plus.

J'espère que ta soeur Minnie, à peine un peu plus jeune que toi, n'aura pas écrit à ta tante une lettre aussi curieusement imbue que la tienne de procédés éducatifs que je déplore pour en avoir moi-même tiré trop de déboires. Mais si Minnie se révélait, elle aussi, en proie à l'imprécision de tes doutes, ta tante ne sera-t-elle pas forcée de faire en quelque sorte un pendant à cette lettre?

Pardonnes-nous-en par avance et crois moi,

Ton oncle dévoué,

JEAN.

P.C.C.

MAGALI.

LE VOL DE GARROS

D'Afrique en Sicile en aéroplane

Pour la première fois, la Méditerranée a été franchie en aéroplane; l'Afrique et l'Europe ont été reliées par la voie aérienne. C'est l'aviateur Roland Garros, détenteur depuis quelques jours, par 5,600 mètres, du record du monde de la hauteur, qui a réalisé cet exploit.

On n'a certainement pas oublié la perte du lieutenant aviateur Bague, parti un jour des côtes de France pour gagner la Corse et que jamais on ne revit.

L'exemple tragique de Bague n'a pas suffi à détourner Garros, aviateur hardi entre les plus hardis, d'un projet dont la réalisation constitue l'exploit le plus remarquable de tous ceux qu'ont déjà accomplis nos hommes-oiseaux. Mais ce qu'il faut ajouter, c'est que les conditions dans lesquelles Garros a effectué sa tentative la laissaient audacieuse mais non plus téméraire.

Tandis que le malheureux Bague était parti en oiseau perdu, Garros avait fait jalonner sa route par les bâtiments que le ministre de la marine avait bien voulu mettre à sa disposition. Il y a un monde entre les deux manières de procéder: l'une est netement condamnable; l'autre ne laisse place qu'à l'admiration qu'on ne peut s'empêcher d'éprouver pour l'homme qui vient d'ajouter ce nouveau fleuron à la couronne de gloire de l'aviation française.

La tentative de l'aviateur Garros a été connue à Paris par la dépêche que nous avons publiée. En voici le détail.

"Roland Garros, le sympathique et courageux aviateur qui fut, durant quelques jours, l'idole des Tunisiens, a pris son vol, ce matin, à huit heures sept, de l'aérodrome de Kassar-Saïd, pour accomplir le raid audacieux de Tunis-Rome, avec escale en Sicile.

"Garros présida lui-même aux préparatifs de cette envolée et tous les détails en furent arrêtés avec tant de soin qu'il estimait avoir 95 chances sur 100 de réussir. Tout était prêt depuis trois jours; Garros attendait que le temps fût tout à fait favorable pour prendre son vol. Les télégrammes qui lui parvinrent hier soir, de la côte sicilienne annonçant le beau temps, l'aviateur fixa le départ à ce matin.

"Immédiatement, les contre-torpilleurs "Pique," 'Bourrasque' et trois torpilleurs de la défense mobile de Bizerte que, sur la demande du résident général, le ministre de la marine avait bien voulu mettre à la disposition de l'aviateur, quittaient le port de Tunis pour s'échelonner de 16 en 16 kilomètres sur le trajet que comptait suivre Garros au cours de la première étape de 260 kilomètres, dont le point de départ est Tunis et le point d'arrivée Mazzara, sur la côte occidentale de la Sicile. De Mazzara, plusieurs vedettes de la marine italienne se détachèrent à la rencontre des bâtiments français.

"Quelques heures plus tard Garros gagne son hangar, et devant une cinquantaine d'amis, se prépare au départ.

"Son appareil, un monoplan Morane-Saulnier, est transformé. Un moteur Gnome de 50 chevaux a remplacé le moteur de 80 chevaux de même marque qui servit à établir le record de l'altitude. Les ailes dont il était muni pour ce record ont fait place à des ailes beaucoup plus petites et dont la courbure est plus accentuée.

"L'aviateur accumule maillots de laine sur maillots de soie, de papier puis constate qu'il ne peut pas emporter, pour ne pas charger l'appareil des ceintures de sauvetage, des flotteurs pneumatiques et des bouées lumineuses dont il devait être muni en cas de chute en mer. Il fait fixer le long du fuselage une perche en roseau, terminée par un fanion rouge, qui lui permettra en cas de chute, de se signaler à ses convoyeurs, et détail qui indique bien la grande confiance qu'il a d'atteindre son but, il emporte des effets pour remplacer, à son point d'arrivée, sa tenue de voyage.

"Rapidement, Garros donne ses dernières indications à ses mécaniciens et à son "manager", qui doivent embarquer, ce soir, pour Naples:

—"J'y serai avant vous, leur dit-il.

"Puis il serre la main à un de ses amis qu'il a retrouvé à Tunis:

—"Je te télégragraphierai ce soir, promet-il en prenant place décolle; il s'élève; il vole. Il est huit heures sept minutes. Rapidement l'oiseau mécanique disparaît à l'horizon."

L'Auto-Club d'Italie, dont les dirigeants ont toujours su faire preuve de tant d'esprit sportif, avait pris toutes les dispositions utiles pour faciliter la tâche de l'aviateur français. A Trapani, sur la côte sicilienne un terrain d'atterrissage avait été préparé. Des antennes étaient dressées tout le long de la côte entre Trapani, Mazzara et Messine. Des feux étaient allumés. Tous les bâtiments avaient ordre de signaler le passage de Garros et, au besoin, de se porter à son secours. Des dépôts d'huile de ricin et de benzine étaient installés sur des points désignés.

Les autorités avaient été avisées que l'aviateur atterrirait probablement vers dix heures du matin entre Mazzara et Bombina ou entre les salines de Trapani et Peceo. Toute la population des villes du littoral était sur pied dès les premières heures du matin.

A dix heures quinze Garros arrivait en vue de la côte sicilienne. Un quart d'heure plus tard, il était à Marsala. La partie de la Méditerranée qui sépare l'Afrique de la Sicile était franchie, Garros avait couvert 240 kilomètres environ entre le ciel et l'eau.

A Marsala l'aviateur fit escale pour déjeuner, puis il s'envola à nouveau, et à deux heures et demie du soir, il arrivait à Trapani. Le terrain d'atterrissage fut difficile et le réservoir d'essence du monoplan fut cabossé et troué.

Cela seulement empêcha Garros de poursuivre le jour même son vol vers Syracuse et Rome.

COMMENT ON DEVIENT CONSOMPTIF

Lorsque vous avez pris du froid, lorsque les muqueuses de la gorge sont enflammées, l'inflammation s'étend vite aux bronches et provoque la toux. Il importe de conjurer le mal sans délai, tout retard constituant un grave danger.

La consomption, en effet, n'est que trop souvent due au fait que l'on néglige un rhume qui commence : les microbes de la consomption, répandus partout, s'emparent du terrain favorable, se multiplient et minent sournoisement la constitution la plus robuste. Quelques doses de Baume Rhumal auront raison d'un rhume à son début ; la persévérance dans le traitement triomphera du rhume le plus tenace, l'expérience l'a prouvé fréquemment. Se vend partout 25c la bouteille.

LA CAMPAGNE BULGARE

LES SERVICES DE L'ARMEE ET LE SERVICE DE SANTE

Ce n'est pas seulement sur les champs de bataille que les peuples balkaniques ont manifesté leur admirable patriotisme; chez les Bulgares, par exemple, les vieillards et les enfants qui ont assuré le service des ravitaillements ont accompli un rude effort, travaillé et souffert avec une patience digne des plus beaux éloges.

Le correspondant de guerre de "l'Echo de Paris", le marquis de Segonzac, nous en fournit la preuve dans la lettre suivante:

C'était à Mustapha-Pacha, aux débuts de la campagne, le 28 octobre dernier. La guerre venait d'être déclarée. Nous habitions pour un soir, mon ami René Puaux, correspondant de guerre du "Temps" et moi, une petite maison turque abandonnée, devant laquelle, interminablement passaient des chariots, attelés de buffles ou de boeufs, portant aux armées bulgares des munitions et du pain.

Les régiments et les batteries bulgares n'ont qu'un train régimentaire très restreint. Le train divisionnaire est constitué avec des charrettes de réquisition. Lors de la mobilisation, on préleva d'abord les charrettes attelées de petits chevaux du pays, affreux, maigres, sobres, énergiques, résistants. Ce fut le premier échelon des services de l'arrière, celui qui suivit dès que ses approvisionnements étaient épuisés, la navette du cantonnemnt du jour au dernier gîte d'étape. Le service de ces gîtes d'étapes, dont l'égrènement s'allongeait chaque jour, jusqu'à jalonner toutes les pistes, du Danube à Tchtalja, fut fait par des convois de chariots à boeufs, de chars à buffles réquisitionnés, au fur et à mesure des besoins dans les villages bulgares.

Jamais service ne fut aussi simple, ni plus régulier. Les paysans, des vieillards ou des enfants, arrivaient à l'heure fixée, amenant leur attelage rustique à la station terminus du chemin de fer. Ils avaient pour tout bagage le manteau de laine du bouvier, deux couvertures pour les animaux, et pour toute provision, un pain pour le conducteurs, un sac de paille hachée pour les bêtes. On chargeait la voiture: quatre cents à six cents kilos, suivant la force de l'attelage, suivant l'état des pistes. On donnait le nom de l'étape, des indications sur l'itinéraire et la durée du voyage, on fractionnait le convoi en éléments distincts, suivant la nature du chargement et la destination, et l'on se mettait en marche, sans chefs sans escorte, sans guides.

La mise en route des six mille chariots qui constituaient le train de la IIIe armée fut faite par deux députés bulgares. Le service d'ordre n'occupa jamais plus de deux cents cavaliers ou gendarmes. Les convois ont ravitaillé une armée de cent vingt mille hommes, lui fournissant, du 18 au 30 octobre, les deux tiers de ses approvisionnements en vivres, depuis le 30 octobre jusqu'au 17 novembre la presque totalité, et des munitions pour toutes ses batailles. Actuelement, ce prodigieux labeur est soulagé par la mise en service de la voie ferrée de Baba-Eski, dont une clause de l'armistice autorise l'emploi.

La vitesse moyenne de ces convois n'excédait guère deux kilomètres à l'heure. Ils marchaient par tous les temps, jour et nuit, doublant les attelages aux mauvais passages, réparant sur place les avaries, répartissant les chargements des chariots brisés, et, hélas! jalonnant leurs routes de cadavres d'animaux morts à la peine. Et cela se faisait tout seul, sans à-coup, sans cris; nous n'avons jamais entendu une querelle!

Chacune des trois armées était dotée du même train, ce qui, par conséquent, suppose environ quinze mille chariots, et certainement davantage. Quinze mille chariots, trente mille animaux de joug ou de trait, dont bien peu reviendront, après cette dure campagne, en état de servir aux travaux des champs.

Jamais aucune défaillance n'entrava cette lente, cette prodigieuse coulée pastorale et guerrière, qui, pendant six semaines, fit fluer toute la Bulgarie vers Constantinople.

Un mot nous a révélé, mieux qu'aucun commentaire, le ressort secret qui anima cette merveilleuse machine. Il me fut conté à Stranja, au soir d'une étape plus rude que les autres. Un vieux paysan à barbe blanche était assis au rebord d'un fossé, où gisaient son char brisé, ses buffles fourbus. Un officier d'état major passe et lui dit: "Console-toi; après la guerre on te paiera tout cela. — Je n'ai que faire de votre argent, répond le vieux se redressant. Je vous ai donné mes fils, je vous ai donné mes boeufs; je ne demande en échange qu'un fusil et une place au front de combat."

Le 18 novembre, à neuf heures du matin, par un brouillard intense et glacial, nous étions sur les hauteurs d'Akalan, aux côtés du général Ratko Dimitrieff. L'assaut des lignes turques de Tchatalja durait depuis vingt-quatre heures déjà. Vingt-quatre heures d'une canonnade et d'une fusillade infernales qu'une nuit de tempête avait à peine interrompues. A quinze cents mètres de nous, l'artillerie de la 9e division tirait sur des points de repère, sans rien voir, tandis qu'au-dessous d'elle l'infanterie — 4e et 17e régiments — se battait à tâtons. Et, par un entier de forêt, qui passait à côté de nous, les blessés revenaient de la ligne de feu, par un, par groupes, sans interruption. C'était un interminable, un lamentable défilé.

Les pansements provisoires attestaient la présence et l'activité des postes de secours, mais aussi leur insuffisance. Sans doute, manquait-on de moyens de transport, puisqu'on laissait revenir ainsi, abandonnés à eux-mêmes, tant de pauvres gens, tout sanglants; boiteux qui se traînaient, se servant de leur fusil comme une béquille; aveugles, que d'autres blessés guidaient; moribonds qui se couchaient sur la route pour ne plus se relever. L'ambulance la plus proche était encore à quatre kilomètres en arrière, dans le village d'Akalan.

Un officier de l'état-major, à qui nous exprimions notre pitié, nous expliquait la nécessité où l'on était de tenir les formations sanitaires très éloignées du feu, et nous rappelait le triste exemple des ambulances de la 5e division, prises par les Turcs pendant un retour offensif de la bataille de Bounar-Hissar-Lule-Bourgas, et massacrés avec d'horribles raffinements de cruauté. La veille encore, un schrapnel était venu exploser au milieu d'un petit hôpital de campagne installé tout contre nous. Mais l'officier confessait tout de même, que le service sanitaire bulgare était insuffisant. Les six hôpitaux divisionnaires mobiles, dont chaque division dispose, et les deux hôpitaux d'évacuation qui les complètent, étaient échelonnés trop loin en arrière, à cause des difficultés de transport, à cause de l'absence de ressources de ce pays dévasté, peut-être un peu par imprévoyance.

J'ai fait avec des blessés de Tchatalja, le voyage de Sineki à Kirk-Kilissé. Dix-huit heures d'un trajet barbare, insupportable, où les démarrages et les coups de frein arrachaient aux blessés des hurlements de souffrance. Dix-huit heures sans secours d'aucune sorte, sans un médecin, sans une goutte d'eau.

Il y avait là pêle-mêle, dans des vachères, juchés jusque sur les toits ou entassés sur des trucs à ciel ouvert, des blessés, des dysentériques, des typhiques, des cholériques; des malades et des mourants; même un mort à côté duquel les vivants étaient installés.

"C'est au front, ou tout au moins le plus près possible du front, qu'il faudrait amener tout le matériel et tout le personnel de la Croix rouge dont des puissances étrangères dotent les belligérants, nous disait un médecin-chef. Que d'hommes seraient sauvés par un peu d'antisepsie!... Ils nous arrivent trop tard; la suppuration envahit déjà les plaies quand on nous les apporte... Il faudrait des infirmiers aux stations de départ, des wagons pour les transports."

Tout cela existait. J'ai vu, à Philippopoli, d'admirable trains russes, autrichiens; à Dimotika, des missions hollandaises, autrichiennes; à Lozengrad, des missions anglaisses, russes, suisses. Toutes les nations ont apporté leur concours. La France a constitué, dans le beau collège du père Gervais, à Philippopoli, dans le couvent des soeurs et dans l'école des frères de Sofia, des hôpitaux où tous les malades briguent une place. Mais combien sont morts, faute de soins, faute de secours, exténués de fatigue et de souffrances, sur le triste sentier d'Akalan, dans l'affreux train de Sinekli!

Ils sont robustes, pourtant, et courageux, les blessés bulgares. J'en veux citer un exemple, et, comme il est héroïque, trop beau pour paraître vrai, je tiens à nommer tous mes témoins.

La scène se passe dans une sale de l'école française des frères, à Sofia.

La mission de la Croix Rouge, amenée par le comte Jean de Castellane, y prodigue aux blessés des soins infiniment dévoués, aidée de quelques femmes de la société française ou étrangère, qu'une même pitié réunit: Mme Stancioff, femme du ministre de Bulgarie à Paris; la comtesse C. de Matharel, femme de notre attaché militaire à Sofia; la princesse Ghika, Mme de Chèvremont, Mme Bonnant, d'autres encore dont j'ai regret d'avoir oublié les noms.

Le docteur Cavaillé va faire un pansement. Le blessé, un Bulgare à figure intelligente, a eu la main gauche broyée par une balle turque; on a dû amputer plusieurs doigts. Le médecin met à nu la pauvre main, qui apparaît mutilée, réduite à rien. Le blessé la contemple et dit gravement: "Elle est toute petite ma main!..." Puis après un silence: "Mais la Bulgarie sera plus grande!"

CONSEILS PRATIQUES

Le moyen d'augmenter la ponte chez les poules

Beaucoup de personnes ne croient pas que les oeufs soient susceptibles d'être conservés sans que la qualité en souffre. C'est une erreur totale, si les oeufs sont frais lorsqu'ils reçoivent la préparation nécessaire à leur conservation ils peuvent demeurer en entrepôt pendant plusieurs semaines sans que leur qualité soit le moins du monde altérée.

Les mauvaises méthodes de conservation des oeufs employées au Canada cause à ce pays des pertes énormes s'élevant à plusieurs millions de dollars annuellement.

Ce qui cause la perte de l'oeuf, comme article d'alimentation c'est le germe, qui à certain degré de chaleur—70 degrés Farh.—commence à se développer. Si l'oeuf ne contient pas de germe l'oeuf se conservera plus aisément et plus longtemps absolument intact; il convient donc, lorsque les oeufs ne sont pas destinés à être couver, d'enlever tous les coqs d'avec les poules afin que les oeufs ne soient pas fécondés; par ce moyen on obtient également une ponte beaucoup plus considérable, principalement de juin à septembre.



CAUSERIE RURALE

UN ELEVAGE QUI POURRAIT ETRE AVANTAGEUX DANS L'ALBERTA

Le jeune boeuf

La viande de jeune boeuf n'est pas cotée dans les rapports des marchés canadiens, et cependant il se vend tous les ans dans les grandes villes une certaine quantité de boeuf très jeune et bien engraissé. Ce n'est pas faute d'appréciation si la demande n'est pas plus vive ou si la cote n'est pas inscrite, mais parce que les approvisionnements sont si faibles qu'ils passent à peu près inaperçus. Une des grandes compagnies de l'est du Canada consultée au sujet des jeunes boeufs, disait que cette viande n'apparait guère sur le marché qu'à Noël ou à Pâques. Par l'expression "jeune boeuf", on entend des boeufs ou des génisses de 18 à 22 mois et qui pèsent de 900 à 1,100 livres. Bien engraissés ces animaux rendent de 58 à 60 pour cent de viande de la meilleure qualité, tendre et très savoureuse. Le consommateur qui se procure un rôti ou un steak d'un animal de ce genre, revient généralement en chercher, tout prêt àpayer un prix plus élevé que pour l'autre viande, mais il n'en reste plus, et c'est ce qui cause l'irrégularité de ce commerce. Les bovins que nous venons de décrire se vendent de 60c à $1 les 100 livres de plus que les autres, à Pâques ou à Noël, et de 40c à 50c aux autres saisons de l'année. Ils méritent cette plus-value par le rendement élevé de viande que l'on en tire, et par la qualité de cette viande.

Aux Etats-Unis, la production de jeune boeuf devient une branche importante de l'industrie animale. On achète des veaux de bon élevage auxquels on donne une ration illimitée pendant environ douze mois et au bout de ce temps ils sont prêts pour le commerce. Au Canada, les quelques boeufs que l'on vend sont engraissés sur la ferme où ils ont été élevés. On les laisse généralement têter la mère, jamais on ne les laisse perdre la chair qu'ils ont formé dans leur jeunesse, et toute l'année ils reçoivent une ration de grain. Deux conditions sont nécessaires quand on veut faire du jeune boeuf—il faut des animaux de bonne race et une alimentation judicieuse et généreuse. Sans la première il serait difficile d'obtenir une couche épaisse de viande sur les meilleures parties, et sans la dernière il serait impossible d'engraisser "à point" les jeunes animaux.

Il a été démontré à maintes reprises que les jeunes animaux fournissent la viande la moins chère. Un engraisseur expérimenté dit à ce propos: "Deux veaux ne mangeront pas plus d'aliments concentrés qu'un gros boeuf et gagneront deux fois plus de poids. Un engraisseur fera bien s'il réussit à mettre 600 livres de viande sur un boeuf de 1,000 livres en une année, tandis que deux veaux vigoureux, de bonne race, bien nourris,gagneront facilement 1,600 livres dans le même intervalle et sans plus de frais." Il calcule que si un veau coûte $25 et un boeuf $50 au début, on a un boeuf de plus au moment de la vente. Deux jeunes animaux donneront toujours un meilleur rendement qu'une bête qui arrive à la maturité, et ceci s'applique à tous les bestiaux, bêtes à cornes, porcs ou moutons. Nous ne voulons pas dire par là, cependant, que l'on peut obtenir de jeunes animaux très gras à peu de frais, car les veaux, ou les bêtes d'un an sont plus portés à croître qu'à s'engraisser, de sorte que l'on ne peut assurer l'engraissement qu'au moyen d'une alimentation généreuse. Il faut une certaine proportion de gros fourrages pour développer les organes digestifs de l'animal et ces fourrages doivent être de bonne qualité. Dans l'ensemble, la ration doit être riche et bien équilibrée. Probablement le meilleur fourrage que l'on peut donner est le foin de trèfle et de luzerne, et l'ensilage pendant l'hiver, avec une riche pâture ou une récolte fourragère en été. L'avoine concassée est une nourriture sans danger et qui stimule la croissance, mais il faut y ajouter d'autres aliments, par exemple du maïs — blé d'Inde,— des pois concassés, des tourteaux de lin, de la farine de graine de coton et de la farine de gluten. On augmente la proportion de ces dernières farines, plus riches, à mesure que la fin de l'engraissement approche. Quand on met les animaux au pâturage et que l'herbe est abondante, on peut diminuer la ration de grain, mais il est rarement avantageux de la supprimer, quelque bien fournis que soient les pâturages. Les poids très lourds ne sont pas à désirer, car ils ne sont pas avantageux, mais on ne saurait guère trop engraisser les animaux d'un an pour le marché. Règle générale, les génisses s'engraissent plus rapidement que les boeufs, et elles ont prêtes plus tôt que ces derniers.

M. J. H. Grisdale, de la ferme expérimentale centrale, a fait pendant plusieurs hivers une série de recherches expérimentales sur la production de la viande de jeune boeuf. Il voulait savoir s'il était plus avantageux d'élever des animaux de boucherie sur une ration relativement faible ou de leur donner une forte ration pendant toute la durée de leur vie. Des veaux de vaches Shorthorn métisses, vêlés en mai 1906, furent nourris sur une ration relativement forte pendant 627 jours, soit environ un an et neuf mois. Pendant cette période, chaque animal gagna 937 livres qui, ajoutées au poids initial de 113 livres et demie, donnent un total de 1,052 livres et demie par tête. Le prix de revient de cet accroissement de poids était de $4.63 les 100 livres. On ne laissa pas ces animaux au pâturage, toute leur nourriture leur fut portée; on ne leur permit pas non plus de têter leur mère. Nous donnons ici la sorte et la quantité de nourriture consommée par chaque animal du groupe:

Avoine, 559 livres; son, 893 livres; farine de gluten, 154½ livres; orge, 159 livres; blé d'Inde, 131 livres; tourteaux de lin, 202 livres; ensilage et racines, 13,923 livres; foin, 956 livres; lait écrémé, 1,719 livres; et trèfle vert, 163 livres.

Comme il n'existait pas, à proximité, de marché où le jeune boeuf pu être facilement écoulé il s'ensuit que les profits réalisés ne furent pas aussi considérables que sur le groupe précédent, l'engraissement ayant dû être interrompu à cause de la reconstruction des bâtiments d'etables. Les groupes engraissés l'année précédente avaient donné un meilleur rendement. Les veaux nés au printemps de 1905 furent nourris sur ration illimitée pendant 414 jours; ils n'avaient pas encore 15 mois quand on les vendit. Au commencement de l'expérience, chaque veau pesait 159 livres et revenait à $5. A la fin chacun d'eux avait augmenté en moyenne de 758 livres, ce qui faisait un poids total de 917 livres par tête. Cet accroissement de poids revenait à $3.84 les 100 livres, soit 79 centins les 100 livres de moins que le groupe qui avait été engraissé l'année précédente et qui avait été gardé 6 mois de plus. De même que les précédents, ces animaux furent nourris à la main pendant toute la période; ils se vendirent $5,25 les 100 livres, moins 4 pour 100, ce qui donne un profit de $12.10 par tête sur la première mise de fonds et la valeur de la nourriture. Voici la nourriture consommée par tête:

Avoine, 396 livres; son, 95 livres; orge, 57½ livres; maïs, 2 livres; tourteaux de lin, 168 livres; farine de gluten, 47 livres; ensilage et racines, 8,443 livres; foin, 1,095 livres; lait écrémé, 2,270 livres; le coût de cette nourriture, évaluée au prix du marché, est de $29.20.

Au collège d'agriculture de l'Ontario, le professeur Day a produit d'excellents spécimens de jeunes boeufs; ils avaient été élevés et engraissés pour servir comme sujets d'étude aux étudiants du cours sommaire plutôt que pour démontrer les profits que cette industrie pourrait rapporter. Pour le marché de Pâques de 1908, il en vendit un petit nombre à 7 centins la livre sur pied, soit un centin par livre de plus que la cote la plus élevée du marché. Si l'on pouvait compter à toutes les saisons de l'année sur une plus-value de 1 centin par livre sur le jeune boeuf, la production de cette catégorie de bestiaux deviendrait sans doute plus générale, mais tout indique que cette viande, comme les agneaux de Pâques et autres marchandises de choix, ne sera produite que par quelques individus qui ont le genre d'animaux nécessaire, l'habileté et les dispositions voulues pour faire cette catégorie spéciale de produits et satisfaire la demande de ce commerce. Cependant, la tendance à vendre les bestiaux plus jeunes qu'autrefois va sans cesse croissant. Il existe une vive demande pour de jeunes bestiaux en bon état, mais non fin gras. Pour les veaux que l'engraisseur élève lui-même on ne saurait douter qu'il y a avantage à les préparer pour le marché, à l'âge de 15 ou 16 mois, des boeufs d'un an qui pendant leur jeune âge ont été élevés sur lait écrémé avec un aliment supplémentaire. Des bovins de cet âge, bien nourris et qui pèsent jusqu'à 800 livres, rapportent autant par livre que des animaux plus âgés qui ont coûté beaucoup plus pendant leur vie, simplement pour leur entretien. On ne saurait nier qu'il est plus avantageux de compléter d'engraissement de l'animal à cet âge que de le tenir à demi affamé jusqu'à l'hiver suivant et de l'engraisser à l'âge de deux ans. Pour que ces bestiaux laissent un bon bénéfice, il n'est pas nécessaire qu'ils se vendent plus cher que les boeufs plus âgés; il suffit qu'ils aient été traités judicieusement. La viande de ces jeunes animaux coûte moins cher à produire et quand ils sont de bonne souche, ils trouvent sûrement des acheteurs. Ceci s'applique plus particulièrement à l'engraissement d'animaux qu'on a élevés soi-même, car dans ce cas on perdrait sûrement en les tenant àdemi afsûrement en les tenant à demi affamaux pour les engraisser il n'est généralement pas sage de prendre des veaux, car souvent ceux qui sont offerts ne sont pas de bonne souche ou n'ont pas été bien soignés pendant les premiers jours de leur vie. On court moins de risques en achetant des boeufs plus lourds dont on peut mieux apprécier l'état et l'élevage et sur lesquls l'éleveur a déjà subi toutes les pertes inévitables.

La production de jeunes boeufs de la meilleure qualité doit être considéré comme une industrie spéciale et qui exige des connaissances spéciales. Il faut non seulement savoir élever ou choisir les veaux, mais aussi les nourrir de façon à obtenir un accroissement de poids continu à partir des premiers mois jusqu'à la maturité de l'animal. Si les veaux choisis n'appartiennent pas au type compact de boucherie et s'ils ne possèdent pas une tendance naturelle à l'engraissement, il est peu probable qu'ils s'engraissent avec profit avant l'âge de deux ans. Si l'engraisseur ne sait pas nourrir ses animaux de telle façon qu'ils croissent rapidement tout en formant de la viande, il aura de la peine à obtenir un accroissement de poids proprtionnel à l'alimentation intensive qui est nécessaire pour produire un boeuf gras à l'âge de 18 ou 20 mois. A moins que l'o nne puisse se procurer des veaux de bon élevage, compacts, charnus, vigoureux, ou à moins que l'on ne puisse se procurer des engraisseur expérimenté, il sera peut-être plus sûr de s'en tenir à la méthode intermédiaire qui consisté à nourrir les boeufs de façon à ce qu'ils soient prêts pour le marché à l'âge de 24 ou 30 mois. Retarder l'engraissement jusqu'à une époque encore plus tardive, sur une ferme où l'on pratique la culture mixte, serait réduire d'autant les profits, à moins que l'on n'achète les bestiaux à un prix relativement bas.

POUR LES FERMIERS UNIS

Suite de la 1ère page

Un beau gras de jambe, vraiment! Est-ce la peine de vivre, de suer et de souffrir si longtemps pour si peu, pour un pauvre petit trois millions et demi?

Peu importe! Quand on prend du galon on n'en saurait trop prendre. Ne laissons donc pas mourir notre homme maintenant. Qu'il vive, au contraire. Qu'il vive aussi longtemps qu'il le faut pour nous satisfaire.

Je proposerais bien deux mille ans, mais c'est trop peu, évidemment.

Trois mille ans? — Nenni! mon camarade, tu n'y es point.

Quatre mille ans? — Une belle affaire! File, file!

Cinq mille ans? — Vous n'y pensez pas!

Six mille ans? — Zut! Etire, étire encore!

Mais, quoi? En fait d'années et de siècles, l'humanité entière et ses générations successives n'en ont guère vu davantage, depuis la porte close du Paradis terrestre jusqu'à nos jours.

Six mille ans, 2,190,000 jours à dix piastres pas jour: $21,900,-000.00.

Il s'en faut encore de 14 millions près.

Naturellement, on a omis le compte du jour supplémentaire des années bissextiles, en guise de faible compensation pour les cas imprévus de maladie, d'accidents, et autres. Une journée seulement tous les quatre ans, est-ce trop, quand rien n'est alloué à la récréation, au repos bien gagné, aux visites, aux convenances sociales, etc.?

Si, après cela, mon J. B. Fermier tient toujours mordicus à ne pas encore mourir à cet âge avancé où nous l'avons laissé vivre, c'est-à-dire avant l'acquisition finale de la monstrueuse fortune des trente-cinq millions, c'est son affaire. Quant à moi, je ne m'en mêle plus. J'abandonne la partie.

En conséquence, qu'il trouve lui-même un moyen quelconque de s'arranger avec le Ciel, aux fins d'obtenir un nouveau sursis de 3590 ans, attendu que les recettes d'un millier d'années ne se montent qu'à $3,650,000.00 tout au plus. Bagatelle!

En ce cas, notre obstiné et ambitieux Crésus ne devra trépasser que vers l'année 5513 de l'ère chrétienne. Il aura vécu 9590 ans, après avoir battu tous les records de longévité.

Il aura pu enfin mourir en jetant son premier et à la fois dernier regard sur un gros magot de trente-cinq millions.

* * *

En résumé: s'il vous prend jamais fantaisie de vous rêver un avoir de 35 millions à votre compte de banque, en ne le créditant que de $3,650.00 par année, dix piastres par jour, y compris les fêtes et dimanches, sans jamais y manquer, n'oubliez pas, en même temps, de vous rêver aussi une vie d'au moins 9500 ans. Autrement votre rêve serait illogique.

III

Lords, Barons et Magnats

Trente-cinq millions!

Certes, il est bien difficile, si non impossible, de se faire une idée adéquate de l'énormité écrasante d'un pareil amoncellement de richesse; une montagne d'argent massif, qui, monnayée et placée à six par cent, rapporterait un revenu annuel de $2,100,000.00; c'est-à-dire $175,000 par mois, ou $5,834 par jour, ou $243 par heure, ou $4.05 par minute.

* * *

Je suppose un avare maniaque se mettant en tête de combler d'or un grand, grand coffre, long, large, profond, immense, et d'une capacité telle qu'il faudrait y verser trente-cinq millions pour le remplir jusqu'au ras du bord.

La condition est que le susdit entasseur ne peut y mettre qu'une pièce de CINPUANTE dollars par jour, sa vue durant.

Puis, au moment de trépasser, il confie à son digne fils, élevé à son image, la mission de poursuivre la tâche commencée, ce dont celui-ci s'acquitte religieusement et régulièrement, sa vie durant.

Mais àpeine la tâche n'est-elle encore qu'entamée.

En conséquence, le fils, à son tour, et à sa dernière heure,transmet la tradition paternelle au petit-fils qui, à son tour, la passe à son héritier, avant de s'éteindre; et ainsi de suite, de père en fils, jusqu'à la soixante-seizième génération inclusivement.

Une moyenne de 25 ans, pour chacun des 76 défunts, représente le temps, les 1900 ans quils ont successivement employés à l'accomplissement du voeu ancestral, déposant invariablement chaque jour une pièce de cinquante dollars dans le vénérable grand soffre.

Mais la tâche n'est pas encore achevée.

C'est au dix-septième harpagon seulement de cette lignée d'entasseurs, que reviendra l'insigne honneur de combler la mesure, en y ajoutant la dernière et 700,000e pièce de 50.00 dollars en or, mais non sans avoir d'abord consacré à cette oeuvre dix-sept ans de sa vie précieuse.

On lui décernera le titre de Lord Harpagon.

1917 ans, n'est-ce pas juste un peu *moins* de vingt siècles?

Vingt siècles sont donc la mesure du temps nécessaire à l'accumulation d'un *trésor* de TRENTE-CINQ millions, si on ne l'additionne que de CINQUANTE dollars par jour, sans discontinuité ou à peu près.

J. B. FERMIER.

A suivre

P.S.[Il me reste à parler des Lords, Barons et Magnats du Canada, et de l'usage à faire d'un magot de trente-cinq millions qui fait terriblement parler de lui par le temps qui court.

J. B. F.

CHRONIQUE LOCALE

PAROISSE DE L'IMMACULEE CONCEPTION

Soirée familiale le 26 janvier

On nous prie d'annoncer qu'une intéressante soirée familiale sera donnée à la salle paroissiale de l'Immaculée Conception, dimanche prochain, 26 janvier, par les dames de la Société du Parler Français. Cette soirée, si l'on en juge par le programme, promet d'être fort intéressante:

Comité de réception: Mlle Hamel et Mme Kirouac.

Comité des amusements: Mme L. Trudel, Mlle Oliva Lamoureux et MM. Albert Rocque et Léo Montpetit.

De superbes prix pour la partie de cartes ont été offerts par les personnes suivantes:

1er prix des dames—M. S. Eccles.

2ème prix des dames—M. L. Bourbeau.

1er prix des messieurs—Mme Vincent.

2ème prix des messieurs—Mme H. Bourassa.

Concert

Se succéderont au piano: Mme Geo. Trudel et Mlles Pigeon, Sylvestre, Baril, Leclerc et Lamoureux.

Le Dr Sabourin, M. Viens, le jeune Ph. Smith, 5 ans, et le R. P. Val Ravens nous feront apprécier leur remarquable talent de chanteurs.

M. et Mme J. A. Loiseau, de Morinville sont en visite à Edmonton.

* * *

Mlle Marie Bourassa, également de Morinville, est de passage à Edmonton.

* * *

M. l'abbé Ethier, le nouvel agent de colonisation pour l'Alberta est parti jeudi dernier pour Montréal dans le but d'assumer ses nouvelles fonctions. M. l'abbé Ethier aura son bureau au No 306, rue St-Antoine, où il se tiendra à la disposition de tous ceux qui désireront obtenir des renseignements sur notre province; de concert avec le R. P. Giroux, le Rév. M. Ethier fera une longue tournée de conférences dans les Etats-Unis de l'Est, dans le but de décider nos compatriotes employés dans les manufactures à venir s'établir au milieu de nous.

Nous rappelons que la première excursion de colons partira de Montréal à destination de l'Ouest le 28 février; par la suite des excursions auront lieu tous les mois.

Nous souhaitons courage et succès à M. l'abbé Ethier dans l'excellente oeuvre qu'il entreprend.

* * *

MM. Léger Roy et Clarence Lévesque, de Chauvin, sont de passage à Edmonton, en voyage d'affaires.

* * *

MM. J. A. Létourneau et Alo Bégin, de Winnipeg, sont arrivés à Edmonton hier, dans le but de s'établir parmi nous.

* * *

M. Jos. Belerose, et ses deux fils, venant du Témiscamingue, sont passés à Edmonton, en route pour Grouard, où ils ont l'intention de s'établir.

* * *

ON DESIRE louer 4 chambre meublées ou non; prix très modéré. S'adresser à Fortin Co. Ltd, 938 Avenue Kinistino.

* * *

Nous apprenons que M. Joseph Bacon, de St-Albert, projette de créer une charmante villégiature sur les bords du Grand Lac. M. Bacon fait construire actuellement des canots qui feront le service entre St-Albert et le lac; sur la plus belle rive du lac un magnifique emplacement a été choisi pour y construire un restaurant et un débarcadère. Une route spéciale pour les automobiles mettra en communication le restaurant avec le grand chemin.

Tous les amateurs de sports nautiques sauront gré à M. J. Bacon de leur réserver pour l'été prochain des parties de pêche et de canotage délicieuses.

* * *

Durant l'année 1912, 1208 étrangers ont été naturalisés à Edmonton. On estime que 90 pour cent des Galiciens s'établissant au Canada demandent à être naturalisés.

Madame Louis Madore recevra, pour la première fois, à sa nouvelle résidence, 726 vingt-quatrième rue, jeudi, le 23 janvier. Mademoiselle Madore, de Montréal, recevra avec Madame Madore.

* * *

M. Joseph Villeneuve, de Québec, est de passage à Edmonton et est descendu à l'hôtel Cécil.

Est également descendu à l'hôtel Windsor, M. P. Thibeault, de Spokane, et R. Moreau, de Seattle.

* * *

Lundi dernier a eu lieu l'enterrement à Edmonton de Mme Madeleine Beaufils, épouse de M. Félix Beaufils, de Marlboro, Alta.

UN TERRIBLE INCENDIE A EDMONTON

Jeudi soir un terrible incendie a complètement détruit l'entrepôt de la Canadian Rubber Co, ainsi qu'une résidence adjacente et l'édifice Lachambre, situés quatrième rue. Les dégâts matériels sont considérables, mais ce qui rend cet incendie plus désastreux encore c'est le fait que deux infortunés ont trouvé une mort atroce dans les flammes. La pression de l'eau étant insuffisante il fut impossible d'entraver les progrès du feu dans l'édifice de la Canadian Rubber et les locataires des édifices voisins furent prévenus du danger; deux personnes ne voulurent pas cependant se rendre à l'évidence et elles étaient encore chez elles lorsqu'une formidable explosion projeta le mur de cinq étages de l'édifice en flammes sur la maison voisine. Les malheureux furent pris comme dans une trappe et malgré tous les efforts qu'on fit pour les dégager, ils périrent dans les flammes. Le chef des pompiers, à demi asphyxié par la fumée, dut être emporté. Les dégâts matériels ne sont que partiellement couverts par des assurances.

L'UNIVERSITE ET LE FRANÇAIS

Nous apprenons que les élèves des cours de français, à l'Université d'Alberta, préparent sous la direction de M. E. Sonet, une fort intéressante comédie du répertoire français.

On se souvient du succès remporté l'an dernier par les étudiants dans l'interprétation de "L'Anglais tel qu'on le parle", nous souhaitons que leur succès cette année soit encore plus grand afin que ces représentations françaises deviennent, à l'Université d'Alberta, une tradition tout à l'honneur de notre langue.

LE PAPE ET LE CINEMATOGRAPHE

Jusqu'à ces dernières semaines le Pape et les dignitaires du Vatican s'étaient toujours opposés à ce que l'on prit des vues cinématographiques dans l'intérieur du Vatican.

Par la suite Sa Sainteté voulut bien autoriser l'une des plus grandes compagnies de cinématographe du monde à opérer à l'intérieur du Vatican; Pie X poussa la complaisance jusqu'à poser lui-même devant l'appareil. Ce film unique revient à plus de $400,000, il comprend des vues des jardins, de la basilique de St-Pierre, de la Terrasse, des gendarmes et gardes pontificaux, de la Grotte, etc., etc. Ce film absolument unique sera exhibé pendant les trois derniers jours de la semaine, les 23, 24 et 25 janvier, au Théâtre Empress, avenue Jasper. Il n'est pas un catholique à Edmonton qui s'abstiendra d'aller voir ce spectacle sans pareil.

COURS DU MARCHE A EDMONTON

Les prix suivants ont cours sur le marché d'Edmonton:

Boeuf, la livre, 10 à 15c.
Porc, la livre, 15 à 16c.
Poisson, la livre, 8c.
Dindes, la livre, 28c.
Poulets, la livre, 18 20c.
Beurre, la livre, 30 à 35c.
Oeufs, la douz., 50c.
Foin, mil, la tonne, $18 à $20.
Avoine, le minot, 28 à 30c.

L'Association pour la célébration du centenaire de la Paix, entre les Etats-Unis et le Canada, s'occupe activement de la grande commémoration qui doit avoir lieu cette année.

ARTISANS CANADIENS

La réunion qui devait avoir lieu le mercredi 15 a été remise au vendredi 17.

Après avoir entendu le rapport du secrétaire, M. Kirouac, donnant comme net produit du concert du dimanche 12, la somme de $39, la société vote des félicitations à l'hon. P. E. Lessard, pour la bonne réussite de la soirée, puis on s'occupa de l'organisation de la prochaine soirée familiale qui doit avoir lieu le dimanche 9 février. M. J. Lecerf en est nommé organisateur, avec l'aide des membres suivants: Dr Sabourin, pour la partie musicale; M. Blais, pour recevoir les entrées; M. Delamain, comme introducteur; Mesdames Boucher, Lucien et Côté, pour organiser la partie de cartes pour laquelle de beaux prix seront offerts. Le buffet sera tenu par MM. Kirouac, Trudel et Ouellette.

Toutes les dispositions sont prises pour rendre cette soirée aussi intéressante que possible et tous ceux parlant le français sont cordialement invités à y assister. On demande également le concours de tous ceux qui ont quelque talent musical, en se faisant connaître de suite, soit à M. J. Lecerf, 224 Jasper Est, ou au Dr Sabourin, Goodridge Blk, 503 Jasper Est.

Ensuite eurent lieu les débats de la controverse entre quatre membres, sur le sujet: "Est-il préférable pour un jeune homme de venir dans l'Ouest ou de rester dans l'Est." Après une discussion intéressante, le jury, composé de MM. Gauthier, curé de Morinville, Lapointe, vicaire de l'Immaculée Conception, et Dr Sabourin, donna gain de cause aux défenseurs de l'Ouest. La question est donnée à discuter à nouveau à deux autres membres, dans la prochaine réunion qui aura lieu le mercredi, 29 janvier prochain. Toutes les personnes de langue française sont cordialement invitées.

LES GALICIENS DEMANDENT UN DEPUTE

Une délégation de Galiciens a été présentée cette semaine au premier-ministre par l'hon. J. R. Boyle. Ces Galiciens prétendant qu'il sont au nombre de 50,000 dans la province ont demandé à l'hon. M. Sifton de créer un comté galicien dans la région s'étendant entre Lamont et Vermilion.

CONSEILS AUX COLONS

Au moment où va reprendre plus active que jamais la saison de l'immigration à outrance vers nos fertiles prairies de l'Ouest canadien, il importe que nos compatriotes des Etats-Unis de l'Est et de province de Québec, qui desirent améliorer leurs conditions de vie, ne se tiennent pas en dehors du mouvemnet. L'actif agent d'immigration de l'Ouest, M. Amédée Cléroux, nous adresse à ce sujet le chaleureux appel suivant:

Tout colon qui désire se renseigner sur les homesteads à prendre, etc., peut, en écrivant à l'adresse suivante: "Surintendant des chemins de fer," ministre de l'Intérieur, Ottawa, obtenir gratis sur demande des exemplaires des publications suivantes:

1. Homestead Map of Manitoba, Saskatchewan and Alberta.
2. Sectional Sheets of Manitoba, Saskatchewan and Alberta.
3. School Lands Map of Manitoba, Saskatchewan and Alberta.
4. Land Map of Manitoba, Saskatchewan and Alberta.

Ces différentes cartes vous seront d'une grande utilité. Durant les longues veillées de l'hiver, vous ne manquerez pas de les étudier, de vous renseigner sur les avantages que le gouvernement fédéral vous offre.

Ces cartes seront pour vous des guides sûrs qui vous diront ce que vous avez à faire, où vous devez aller pour acquérir ces lots de terre gratuits mis à la disposition de tout le monde.

Dans la Saskatchewan et l'Alberta les meilleurs homesteads qui sont à prendre son boisés—le tremble. Mais il ne faut pas en avoir peur et retourner sur vos pas. En agissant ainsi, vous commettez une grande erreur—vous le regretterez plus tard. D'autres prendront votre place, des étrangers, s'il vous plait. Justement ces mêmes gens que vous méprisez.

Sans doute, pour les premières années, la vie ne sera pas toujours rose, mais ces "importés à tant la tête," grâce à leur ténacité, à leur esprit de persévérance, finiront par prendre le dessus, et on dira d'eux ce qu'on dit aujourd'hui de nos Mennonites, de nos Allemands ou Galiciens: "Ils sont bien installés." "Voyez donc comme ils sont heureux et prospères avec leurs nombreuses familles." Il y a quelques années, ces colons vivaient bien misérablement dans leurs pays respectifs en Europe.

Quand comprendrons-nous nos intérêts et ceux de nos enfants? Nos pères n'ont pas eu peur de la forêt... Ils l'ont changée en champs cultivés, qui font l'admiration de tous ces étrangers qui arrivent dans notre pays.

Le salut de notre race n'est pas dans les villes, mais dans le sol. Emparons-nous du sol. D'abord prenons les terres gratuites du gouvernement. Adoptons les méthodes d'agriculture qui rapportent le plus. La culture mixte est conseillée la plus sûre. A chacun de juger ce qui lui convient le mieux. Faisons usage de notre jugement et de notre expérience. Chaque cultivateur devrait recevoir et lire avec profit un journal [illegible].

Maintenant, dans chacune de nos paroisses fondées depuis quelques années, il y a des terres excellentes à vendre, à des prix relativement bas et à des conditions de paiement très faciles. Ces terres; grâce à notre insouciance, à notre manque de prévoyance, passent souvent en des mains étrangères. Nous perdons du terrain par notre faute. Examinons un peu autour de nous ce qui fait le succès des autres, les moyens qu'ils prennent pour arriver au but. Nous sommes intelligents; nous aimons le travail; nous voulons arriver à l'aisance. Eh bien! prenons les mêmes moyens dont disposent nos voisins. Travaillons à diminuer les dépenses, surtout les dépenses inutiles,—la "traite" par exemple — qui font tant de brèches à nos bourses. On peut vivre très bien sans "traiter" tantôt Pierre, tantôt Baptiste. Le "petit coup" voyez-vous! a tant d'attrait; ce bon effet qu'il produit dans l'estomac de l'amateur, cette gaieté passagère et étourdissante qu'il donne, tout cela dure peu.

Réfléchissons un peu. Soyons sages et prudents. Encore une fois, voyons à augmenter les profits et à diminuer les dépenses. Procurons-nous le nécessaire, gences de la "mode" et de la "bouteille," les deux causes principales de nos insuccès, et souvent de nos découragements. Imitons nos pères mais coupons court avec les exires dans leur vie simple et modeste, leurs goûts modérés et leur sobriété, dans le bon vieux temps — quand la croix noire de la tempérance entrait dans la maison. Si nous voulons devenir heureux et prospères, marchons sur les traces de nos pères. Imitons-les dans leurs belles et nombreuses qualités."

AUTOMOBILE A VENDRE—Nous avons une automobile "Cadillac" modèle 1911, en parfait ordre à vendre à $1,600 ou à échanger pour de la propriété, lots de ville ou homestead. Voiture à cinq passagers. Imperial Agencies, bâtisse de la Banque Impériale, Edmonton.

Abonnez-vous au "Courrier de l'Ouest" $1.00 par année.